

# Dans les mondes de Bellomi



**13 nouvelles  
d'Antonio Bellomi**

Tous les textes sont © Antonio Bellomi. Les traductions de l'italien vers le français sont © Pierre Jean Brouillaud et © Georges Bormand. L'illustration de couv. est Cover art copyright © 2010 by Alexa Cesaroni. By permission of the artist. First published as a cover for "Pianeti di Parole" – Edizioni della Vigna (Italy).

## TABLE

ANTONIO BELLOMI, DOCTEUR ÈS MYSTERES (PIERRE JEAN BROUILLAUD).....	4
CONTE DE NOËL.....	5
CHAUD ET FROID.....	8
L'INCROYABLE HISTOIRE DE NOËL.....	13
LE GRAND FEU DE BOIS.....	16
MYSTÈRE INFINI.....	25
L'HÉRÉTIQUE.....	31
LE DÉCLIN DE LA TERRE.....	42
DOUTE.....	54
LA FLAMME VERTE.....	56
L'ŒIL DU SOLEIL.....	59
UN HOMME DANS LA NUIT.....	69
LES CINQ ÉLÉMENTS.....	77
LA VÉNUS ROUGE.....	87
L'AUTEUR.....	99

# Antonio Bellomi, Docteur Ès Mystères

(Pierre Jean Brouillaud)

*Il mistero è servito.* Le mystère est servi. C'est ainsi qu'Antonio intitule un chapitre du recueil *DELITTI TERRESTRI, E NON*<sup>1</sup>

Né en 1945, Bellomi a commencé à écrire en 1965. Amateur de gastronomie considérée comme l'un des beaux arts, auteur de quelque trois cents récits, à l'aise aussi bien sur les landes désolées de Mars qu'au Moyen Âge ou en Enfer, il est le seul, à notre connaissance, à publier un recueil quadrilingue (italien, anglais, français et... latin).

Traducteur traduit en de nombreuses langues, Bellomi l'encyclopédique, diplômé en mathématiques, se meut avec la même virtuosité dans le tableau des éléments et dans les arcanes des nombres premiers.

Je vais vous faire une confidence.

J'aurais aimé traduire un autre de ses excellents textes de la série Uriel Qeta<sup>2</sup>, mais j'ai calé parce que, dans ces hautes sphères réservées aux matheux, la tête tournait au nullard que je suis.

Bon. Il faut se résigner, Antonio sera toujours en avance d'un savoir sur nous. Émouvant, drôle, maniant la devinette comme l'énigme scientifique à couleur de polar, sans une once de pédanterie, il nous captive par son grand talent de conteur.

Pierre Jean Brouillaud

---

<sup>1</sup> DÉLITS TERRESTRES ET AUTRES, Collana Cocktail, Edizioni della Vigna, Arese 2010

<sup>2</sup> Auquel appartient LA VÉNUS ROUGE.

## Conte de Noël

Gino dormait profondément quand un bruit le réveilla. Il se redressa, s'assit dans son lit et se frotta les yeux. Le bruit se répéta. Il montait de l'étage inférieur. Là où se trouvait la librairie-papeterie tenue par ses parents. Gino n'était pas peureux, mais ce bruit ne lui plaisait pas. Il avait quelque chose de furtif, de mauvais. Sa petite chambre était dans la pénombre. La lueur de la lampe en forme d'ourson n'était pas assez forte pour le réveiller quand il dormait mais suffisait pour qu'il ne soit pas dans l'obscurité s'il se réveillait en sursaut. Ses parents la laissaient toujours allumée.

Tout à coup, Gino se souvint que c'était la veille de Noël. Ses parents étaient partis à la messe de minuit, à la cathédrale. Et lui était seul à la maison. Son cœur se mit à battre. Il n'avait que cinq ans et il ne lisait pas les journaux, mais il savait que chez les adultes, il se passait souvent de vilaines choses dans les maisons sans surveillance.

Toc, toc, toc. Des pas furtifs montaient l'escalier intérieur qui reliait le magasin à l'habitation.

Qui ça pouvait-il être ?

Puis une idée soudaine le rassura. Mais oui, ça ne pouvait être que le Père Noël venu lui apporter les cadeaux. Qui d'autre ?

Il se dégagea des couvertures et enfila ses pantoufles de peluche. Maintenant, il allait pouvoir jeter un coup d'œil par la porte, et il verrait enfin à quoi ressemblait le Père Noël. Sans faire de bruit, il se dirigea vers le séjour et entendit les pas de l'inconnu qui allaient précisément dans cette direction. Il n'y avait qu'une question qui le troublait et dont il ne voyait pas très bien la réponse. Pourquoi le Père Noël venait-il du magasin ? D'habitude, ne descendait-il pas par la cheminée et, quand il n'y avait pas de cheminée, n'entrait-il pas par le balcon ?

Un rai de lumière se projeta sur le carrelage de la chambre, devant lui. La lumière d'une torche électrique. Plus que jamais intrigué, Gino passa la tête en dehors du cadre de la porte, et ce qu'il vit ne lui plut pas du tout. Au milieu de la pièce se trouvait un gros homme sombre qui tenait à la main une torche électrique. Il portait sur le visage un masque de carton, qu'il avait manifestement pris en bas,

dans le magasin. Et puis... et puis, avec un sursaut de surprise, Gino vit que sous l'arbre de Noël les cadeaux étaient là.

Le Père Noël était déjà passé !

Gino frissonna. Un peu à cause du froid, un peu parce qu'il était effrayé. Il s'agrippa au cadre de la porte, pour se donner du courage. Le bois grinça, et le gros homme se tourna dans sa direction. La lumière de la torche commença à se soulever du carrelage et... et, à ce moment, les lampes du séjour s'allumèrent d'un seul coup.

« Turlututu ! » plaisanta le grand clown de peluche qui gardait la main sur l'interrupteur.

Le gros homme laissa échapper un cri sourd, et Gino écarquilla les yeux. Ce type n'était pas le Père Noël mais seulement un voleur !

Soudain, on entendit une trompette. C'était celle du Septième régiment de cavalerie légère qui sonnait la charge ! Après tant de westerns, Gino la reconnut tout de suite. Le gros homme parut interdit, et, à cet instant, les boîtes enrubannées placées sous l'arbre de Noël s'animèrent. Les rubans se dénouèrent, et le Septième de cavalerie en miniature, avec ses soldats de plomb, partit au galop contre l'intrus. En tête, le colonel, sabre au clair, flanqué du trompette.

« Chargez ! » commandait le colonel.

Pan ! Pan ! Pan ! firent les armes, et dans l'air on entendit le bourdonnement d'une myriade d'épingles qui volaient. Le gros homme semblait transpercé de mille piqûres et rugit tout en essayant de parer ces projectiles invisibles par le maniement de sa torche. Gino battit des mains.

Un poster enroulé sous l'arbre se déroula brusquement, se déplia en position verticale. HE-MAN, le héros des Masters se projeta hors du cadre de carton, se précipita sur l'intrus. Son terrible coup de poing l'atteignit au menton, et le gros bonhomme roula sur le sol en gémissant.

Gino observait, fasciné. Le clown près de l'interrupteur riait, et son nez noir en forme de patate sursautait à chaque éclat de rire.

Le Septième de cavalerie continuait à ferrailer autour du gros homme qui tentait de s'abriter comme il pouvait contre la grêle de coups. Et HE MAN, au-dessus de lui, lui portait de violents coups avec le plat de son épée magique.

« Allez-y ! Allez-y ! » cria Gino à son équipe de héros.

Puis, d'un angle situé entre le divan et l'arbre, surgit une forme brune qui y était blottie. C'était l'ours Yoghi qui s'avançait de sa démarche ondulante. Le bonhomme

recula, terrorisé, mais l'ours l'attrapa par la taille, le souleva et le jeta dans le couloir. Gino courut derrière toute la bande qui engageait la poursuite. Il vit que tous étaient précédés du clown qui ouvrait la porte d'entrée, que, de nouveau, l'ours saisissait le voleur, plus terrorisé que jamais, et le jetait dans l'escalier.

« Bravo ! » s'écria Gino, qui applaudit.

Il courut vers l'ours Yoghi, mais celui-ci s'esquiva. Le clown lui-même lui échappa, puis le Septième de cavalerie. Tous les jouets retournèrent rapidement à leur place, et comme dans un film passé à l'envers, chacun regagna sa case de départ. Les cavaliers de plomb rentrèrent dans leurs boîtes autour desquelles les rubans se renouèrent. Le clown s'immobilisa dans une position quelconque, et l'ours Yoghi se blottit à nouveau dans son coin, tandis que HE-MAN regagnait son poster qui s'enroula sur lui-même.

« Arrêtez ! » supplia Gino qui avait presque les larmes aux yeux. « Comme ça, personne ne me croira ! » cria-t-il, désespéré. Mais ses supplications restèrent sans effet. En une minute, tout était redevenu normal. Une pièce tranquille avec un arbre de Noël et, au-dessous, les cadeaux traditionnels.

Puis Gino sourit. « Ce sera notre secret », dit-il, d'un ton complice à ses chouchous. Il descendit dans le magasin et vit que le voleur n'avait pas complètement refermé la porte qu'il avait ouverte avec un crochet. Alors il prit la clé dans le coffret où il savait qu'on la déposait tous les soirs et donna quatre tours, comme le faisait toujours son papa, puis il remit la clé à sa place et revint dans la pièce, éteignit les lumières du séjour, puis regagna sa chambrette.

Dans un instant ses parents seraient rentrés.

FIN

## Chaud et froid

Manlio Locatelli n'aimait pas du tout cet endroit. En fait, il n'aimait pas du tout la chaleur. Il avait toujours passé ses vacances dans des localités agréables, peuplées de pins et de torrents rugissants ; une seule fois, suivant une blonde incendiaire, il avait osé fréquenter les plages calabraises de Tropea. Mais, ensuite, la blonde s'était révélée décevante, et la chaleur du sud meurtrière.

Et donc, l'endroit où il se trouvait maintenant ne lui plaisait absolument pas. Déjà qu'en soi l'Enfer est un sale endroit où atterrir, mais le cercle de flammes, pour quelqu'un qui se plaît dans les pinèdes, n'est pas exactement le comble du bonheur.

De très mauvaise humeur, Manlio Locatelli méditait sur ce fichu dérapage qui avait précipité le coupé au fond d'un ravin, ce qui avait eu pour conséquence son transfert immédiat aux Enfers, quand, devant lui, parut la silhouette difforme du Patron en personne.

« Satan ! », s'écria Manlio Locatelli tandis qu'une flamme lui léchait le talon droit et qu'une goutte de sueur dégoulinait le long de son nez.

« Ah ! Voici mon nouveau », ricana le grand Satan moqueur qui brandit son trident. Il portait un bouc apparemment soigné, et Manlio se demanda à quel point le propriétaire était vaniteux.

« L'hospitalité te convient ? », lui demanda le diable, avec une cordialité empressée. « Ou as-tu à te plaindre de la gestion ? La cuisine est à ton goût ? Les boissons sont buvables ? »

Manlio Locatelli sautillait d'un pied sur l'autre pour échapper aux flammes qui essayaient de l'agresser, même dans cet endroit moins exposé qu'il avait fini par dénicher.

« D'après moi, l'air conditionné ne fonctionne pas bien », fit-il avec le ton insolent qui lui était coutumier et auquel, malgré l'Enfer, il n'avait pas encore renoncé. Et il ajouta, sans réfléchir aux conséquences possibles de sa réclamation : « Il fait toujours trop chaud. »

La queue du démon voltigea dans l'air et frappa violemment ses jambes nues, lui laissant une belle ampoule rouge. « De l'esprit ! » rugit Satan, « Tu m'es sympathique. Je pourrais aussi te faire une faveur, si tu me rends un service. »

« Un service ? », demande Manlio. « De quel genre ? »



Le démon caressa les poils de son bouc et un éclat indéfinissable brilla dans ses yeux : « Je me trompe, ou bien tu es ce rigolo qui allait sur la terre en prétendant savoir transmuier le plomb en or ? »

Manlio le regarda, stupéfait de cette question.

« Tu devrais le savoir, mon cher Satan, je suis un véritable alchimiste. Un alchimiste des temps modernes qui a trouvé la pierre philosophale que tous cherchent et que personne n'a vue. Et tu te rappelleras que je finis ici parce j'ai passé avec toi un pacte faustien.

« Ah ! Ah ! Ah ! Maintenant je me souviens », ricana le diable. « Tu es le type qui se croyait plus malin que moi. Tu t'es fait donner par le soussigné la formule pour arriver à la pierre philosophale et, en échange, tu t'es déclaré prêt à me donner ton âme... à la fin de ton *itinéraire*, comme tu disais sans réfléchir et avec une certaine légèreté. Tu as toujours aimé les mots compliqués pour impressionner les naïfs. »

Manlio Locatelli fit la grimace. « Bon, mais deux jours plus tard, tu m'as fait dégringoler dans un ravin avec le coupé... »

Le diable se mit à rire si fort que ses épaules en tressautaient. « Oui, c'était ton *itinéraire* de vacances... tu te baladais dans les Dolomites, si je me souviens bien. »

Feu le docteur en chimie Manlio Locatelli, ex brillant professeur de chimie à l'université de Milan, prit un air maussade. « Tu m'as parlé d'une faveur, si je ne m'abuse. »

« En effet. » Satan s'appuya sur son trident et regarda Manlio avec l'air de quelqu'un qui réfléchit : « Je te propose une affaire. Je dois construire un nouveau cercle, celui des politiciens véreux. Maintenant, je ne peux plus les loger dans les autres cercles qui sont archicombles. Et avec toutes ces affaires de pots de vin, il me faut un espace nouveau qui leur soit réservé.

« Et en quoi ça me concerne ? » demanda Manlio Locatelli.

« Ça te concerne bel et bien », dit Satan, bonhomme. « Parce que ce qu'il me faut, c'est un beau cercle plein d'or en fusion où faire mijoter ces braves gens. »

Le visage de l'ex-alchimiste s'illumina. « Et je devrai te procurer l'or nécessaire, exact ? »

« Exact ! » rugit le diable. « Tu ne voudrais pas que j'aie le chercher à la banque. Avec le taux qu'ils pratiquent pour changer le dollar ! Et avec cette lire qui un jour grimpe et l'autre, dégringole ! »

L'idée était alléchante, mais il y avait un détail qui ne convainquait pas du tout Manlio Locatelli. « Dis-moi, » fit-il, méfiant, « Tu ne te fiches pas de moi ? Des alchimistes tu dois en avoir des paquets là-dedans. Pourquoi tu t'adresses à moi ? »

« Des alchimistes, des alchimistes... grogna Satan. « C'est vite dit, ce sont tous des charlatans. Des escrocs qui, dans le passé, ont pu tromper ceux qui étaient plus ignorants qu'eux. Y compris ce type, comment s'appelle-t-il... Caglia... Caglio... »

« Cagliostro ? » dit Manlio Locatelli, qui prononça le nom avec vénération.

Satan agita furieusement son trident. « Oui. Lui-même... Cagliostro. Un roublard, pour ceux qui s'y connaissent. Si tu savais le bordel qu'il m'a mis ! Mais je le lui ai fait payer, tu sais, maintenant il est en compagnie de la douce Taïde<sup>3</sup>. »

Alors l'ex docteur en chimie se sentit flatté. Même Satan reconnaissait ses compétences. Diantre ! C'était la gloire. « Et si j'accepte ? », se demanda-t-il, le cœur battant. Ah ! Imaginons qu'un jour un nouveau Dante vienne faire un tour dans le cercle des politiciens véreux.

Satan le regarda droit dans les yeux. « Tu prépares une installation de production d'or à partir de métal vil, quelque chose d'économique qui ne coûte pas trop et, surtout, qui fonctionne à la perfection, et tu pourras jouir de quelques journées de fraîcheur. »

« Quelques jours, ça ne suffit pas », répliqua fermement Manlio Locatelli qui prit garde de ne pas laisser paraître un sursaut de joie à cette offre. Tout, tout, à condition de passer quelques jours loin des flammes. Ah ! C'est bon !

« Pas de favoritisme », reprit le diable. « Tu me donnes quelque chose et je te paie. Mais pour un petit boulot qui, pour un génie comme toi, est une rigolade, à quoi prétends-tu ? Au climat des Dolomites, peut-être ? Ne l'oublie pas, ici, c'est l'enfer ! »

Satan avait l'air vraiment fâché, et, un instant, Locatelli craignit qu'il ne s'en aille, emportant son offre.

« Je m'en souviens, sois tranquille », dit Manlio, « Mais ne me dis pas qu'il n'y a pas ici des cas particuliers. Tu sais, tu pourrais sans doute me trouver un petit coin plus frais qu'ici. En définitive, je te fais un boulot qui est vital pour la bonne gestion de l'entreprise. »

---

<sup>3</sup> Taïde la putain, plongée dans un bassin de merde (Dante, l'ENFER, chant 18).

« Ah ! » Satan eut une grimace... diabolique et fit tournoyer son trident comme pour transpercer l'impudent.

Manlio Locatelli fit un bond en arrière. « Eh ! Doucement avec cet engin, sans quoi tu devras renoncer à ton unique alchimiste qui a fait ses preuves. » Les pointes du trident lui effleurèrent la gorge, puis, d'un coup Satan éclata de rire :

« Bon ! Je te l'ai dit, tu m'es sympathique ! Cinq degrés, ça te va ?

« Pourquoi pas dix... » avança timidement Manlio, mais Satan fit une autre grimace, et le trident recommença de voltiger dangereusement près de la tête de Manlio Locatelli.

« Cinq ! À prendre ou à laisser ! », rugit le diable.

« J'accepte... j'accepte... ». L'ex-alchimiste battit précipitamment en retraite. Après tout, cinq degrés, ça faisait l'affaire, que diantre !

Pendant cinq jours, Manlio Locatelli travailla comme un possédé, entre les cornues, les alambics, les becs Bunsen et les fours à micro-ondes modernes, sans se permettre un moment de répit. Il fallait que le cercle de l'or soit très grand, vu le dynamisme de certains juges, et beaucoup de profiteurs n'étaient plus de première jeunesse ; il n'y avait donc pas de temps à perdre. Malheureusement, il ne pouvait compter sur l'aide de personne. Donc, rien d'étonnant à ce qu'il y eut tant à faire. Mais le mirage de la fraîcheur était une puissante incitation, et quand le premier lac d'or en fusion se versa dans le cercle, faisant d'un coup bondir la température à un niveau intolérable, il se présenta illico devant Satan.

« OK, chef. », lui dit-il avec son habituelle insolence. « J'ai fait ma partie. À toi de faire la tienne, maintenant ! »

« Vraiment du beau travail », reconnut Satan dans un sourire malin, en contemplant le torrent d'or bouillant. « C'est tout à fait le nid qui convient aux amateurs de magouilles. Hi ! Hi ! Comme ils vont gueuler ! Je te l'ai dit : tu es un champion. »

« Modeste... » fit Manlio. « Mais maintenant... »

« Maintenant... voici ta récompense ! », dit Satan qui fit claquer sa queue, et Manlio Locatelli se sentit pris dans un tourbillon d'air glacé qui le précipita sur une plaque de glace, puis dans un puits sans fin.

« Eh ! », cria Manlio Locatelli, indigné. « C'est comme ça que les promesses sont tenues ? Tu m'as garanti cinq degrés et ici il en fait bien vingt de moins ! Je

proteste ! » Après tout, le chaud chaud était insupportable, mais le froid froid l'était tout autant. À quoi bon tomber de la poêle dans le frigo ?

En haut du puits sans fin on entendait le rire du diable. « Réclamation irrecevable, mon cher. Satan t'avait promis cinq degrés et ces cinq degrés, tu les as. Satan tient toujours ses promesses. »

« Ici, il ne fait pas cinq degrés, je te le garantis ! » cria Manlio Locatelli avec le souffle qui lui restait. « Les températures, j'en connais un bout », ajouta-t-il, furieux. « À qui crois-tu avoir affaire ? »

Venu d'en haut, on entendit encore le rire satanique. « Oh, si, mon cher. Il y a exactement cinq degrés... Cinq degrés Fahrenheit... qui font exactement moins quinze degrés centigrades. Ciao, connard ! »

FIN

## L'Incroyable histoire de Noël

Dans l'ancien palais du Marquis Silvacroce, à Florence, la vieille pendule de mahogany sonna les douze coups. Soudain, la grande pièce aux murs couverts de boiseries s'anima. L'obscurité, impénétrable un instant plus tôt, fut envahie par une faible luminescence verdâtre, et les images des portraits des ancêtres de la famille tremblèrent dans leurs cadres, avant de prendre une forme à trois dimensions.

Des vieilles toiles surgirent des fantômes qui prirent une apparence corporelle. En cinq minutes, vingt-cinq ancêtres de la famille actuelle étaient présents autour de la table massive de chêne. Le vieux patriarche en uniforme de lansquenet fut le premier à parler.

— Nous revoici ! rugit le vieillard à tête de lion. (En tant que chef de la famille, il aimait imposer sa volonté aux autres.) Un autre Noël... une autre réunion.

— Comme il nous a été accordé par l'enchantement de cette chère sorcière Marlina que nous avons nourrie et vêtue, précisa un homme d'aspect vénérable qui portait la veste traditionnelle des gens du seizième siècle.

Dagoberto Silvacroce, avant-dernier membre dans l'ordre chronologique, grimaça et dit :

— S'il vous plait, ne perdons pas de temps en bavardages inutiles. Rappelons-nous que nous n'avons qu'une heure pour discuter des problèmes de notre famille avant de retourner à notre état antérieur. Quel est l'ordre du jour pour cette année ?

Les vingt-cinq membres de la famille Silvacroce avaient déjà pris place autour de la grande table et Giberto, l'élégant dandy aux cheveux laqués, mort dans une maison de mauvaise réputation en l'année lointaine 1715, parla.

— Le sujet dont nous devons parler est l'attitude honteuse d'un membre de notre honorable famille, dit-il d'une voix aiguë. Réalisez, ma lignée, que Giberto, le plus jeune fils de l'actuel Marquis Silvacroce, a refusé de travailler dans la banque familiale pour assurer un travail d'ouvrier.

Un « Oh ! » collectif jaillit de l'assemblée surprise et outragée. Tous grimacèrent et prirent un air fâché.

— C'est... c'est... impensable ! dit le Cardinal Pompilio Silvacroce, avec son triple menton tremblant comme une montagne de gelée d'arrogance. Un membre de notre famille qui travaillerait comme un homme du commun !

— Et il travaillera dans des maisons de vilains dont les ancêtres rampaient sous nos pieds pour un morceau de pain à moitié mâché, dit Giberto. C'est insupportable !  
Totalement insupportable !

— C'est une injure faite au nom révééré de notre famille ! rugit le sévère juge Aleardo qui, sous le règne de François Premier d'Autriche, avait fait connaître son nom en réprimant les manifestations populaires.

— Et quel est cet abominable travail manuel ? demanda le Cardinal Silvacroce.

Les vingt-quatre autres Silvacroce se regardèrent l'un l'autre, l'embarras apparaissant sur tous les visages. Le Colonel Odelio Silvacroce, tué en 1944 sur le front russe, brisa le silence gêné :

— De fait, ce Giberto Silvacroce est plombier.

— Et il porte mon nom en plus, ce pendard éhonté ! (Le dandy semblait horrifié.) Mais, je vous prie, qu'est-ce qu'un plombier ?

— C'est une nouvelle sorte de travail, essaya d'expliquer le Colonel Silvacroce, afin de combler le gouffre culturel des temps. En mots simples, il s'occupe à construire et réparer des systèmes d'eau courante dans les maisons des gens. Peut-être est-ce un peu difficile pour vous de comprendre, après tout l'eau courante n'existait pas à l'époque où vous viviez. Ni les salles de bains.

Le vieux patriarche semblait horrifié et son accent s'épaissit :

— De l'eau courante dans les maisons ? Quel zorte d'habitude diabolique est-ce ? Et des buns, qui en a jamais eu besoin ?

Son rire grossier de soldat choquait ses descendants raffinés qui, terrifiés comme jamais par son humeur, ne pipaient mot.

— Gant il vallait vider la poussière, il ne nous vallait guene bonne aferse et pour nous sécher rin de mieux qu'une étable pour rouler 'fec quelque servante de taverne !

Son rire grossier résonna de nouveau et le Cardinal fit un signe de croix.

— Là n'est pas le problème, dit Dagoberto Silvacroce. Ce qui est indigne dans ce sujet est le fait qu'un Silvacroce puisse travailler pour quelqu'un d'autre !

— Tout à fait insupportable, dit Giberto, qui avait l'air plus féminin que jamais. Nous devons prendre des mesures. Et des mesures fermes, dirais-je !

— Silfacroce... Silfacroce ! rugit le vieux lansquenet. Combien de vois defrais-je fous dire gue notre nom est Silberkreutz ? Silfacroce ne sonne pas comme un nom

d'homme à mes oreilles ! Mais... (Il s'arrêta et une lueur passa dans ses yeux.) ... mais ze Giberto reçoit-il du bon argent pour zon dravail, au moins ?

— Oh, pour l'argent, aucun doute... commença à expliquer le Colonel Odelio, mais un Cardinal Pompilio horrifié l'interrompit :

— De l'argent ! Comment osez-vous parler d'argent en de telles circonstances ? Je...

— Vous vermez fotre maudite vieille gueule ! cria Leotard Silberkreutz. Gue tiable zavez-fous de l'argent... fou... fou qui en afez doujours eu plein les poches grace à fotre fiell ancêtre ici présent ? Zavez-fous gombien de gorges j'ai coupées pour fous tonner zet argent ? Et guelles blessures j'ai subies ? Et les nuits que j'ai passées à ramper tans tas marais à addendre le passage de quelgue riche marchand ? (Les yeux du vieillard brûlaient d'un feu ancien.) Non, mes descendants émasculés, fous ne tevez pas cracher zur lo'argent, fous qui n'afez été gapables gue de le tépenser.

— Mais... essaya de le couper Giberto.

Un regard féroce du vieux lansquenet le fit trembler et, soudain, il n'eut pas envie de continuer. Personne d'autre n'osa articuler le moindre mot.

Leotard Silberkreutz lança un regard circulaire de mépris sur sa descendance et énonça son verdict :

— Ze Giberto Silberkreutz est un homme selon mon cœur. Je l'aime. Il semble afoir plus de dripes que fous tous, pande de parasites. Tonc je lui permets de continuer zon dravail.

— Mais... peut-être... devriez vous écouter les opinions du reste d'entre nous... essaya timidement de glisser Jacopo Silvacroce, notaire public en 1816.

Un rire de lion retentit :

— Moi, Leotard Silberkreutz, je suis votre opinion à tous, et fous ferez ze gue je fous dis.

Le Cardinal Pompilio voulait répondre, mais, à ce moment précis, la vieille horloge sonna une heure et les formes des vingt-cinq Silberkreutz-Silvacroce devinrent transparentes. Leurs nuages s'élevèrent de la table et retournèrent prendre leurs places dans les portraits anciens pour s'y reposer encore un an.

Quelques secondes de plus le rire sarcastique de Leotard Silberkreutz résonna encore dans la pièce avant que les derniers coups de l'horloge ne sonnent, puis tout — la pièce, les portraits, la maison — sombra dans le silence.

## Le Grand feu de bois

Le mot volait, porté par le vent, plana sur les places, s'infiltra dans les ruelles, grimpa par des escaliers tortueux et descendit dans des sous-sols humides. Partout, il fut repris en chœur par grands et petits, par des êtres joyeux, prêts à la fête, qui se réjouissaient à l'avance du grand spectacle. Le feu ! Le feu !

Le feu.

Bruno entendit le cri arriver de loin alors qu'il s'employait à résoudre un problème difficile. Comment pouvait-on fabriquer une perceuse capable de faire des trous carrés ? Quelqu'un lui avait dit qu'autrefois cela avait été possible, mais comment ? On en avait perdu le souvenir, comme de tant d'autres choses que l'on avait oubliées depuis le Grand Cataclysme. Mais Bruno aimait bricoler avec des instruments étranges créés par lui et il espérait inventer aussi, un jour, une machine qui ferait des trous carrés.

« Le feu ! Le feu ! »

Le cri se rapprochait de plus en plus ; et Bruno sortit du sous-sol où il avait installé un petit atelier en récupérant patiemment du vieux matériel abandonné par Dieu sait qui depuis un siècle. La plus belle pièce de son équipement était une chignole à main qui, malheureusement, ne faisait que des trous ronds.

Le cri se précisait. Il y avait quelque chose d'hypnotique et d'hystérique qui lui donnait un frisson d'excitation auquel se mêlait de la crainte. Pourtant, Bruno n'avait peur de rien. Il était grand et fort pour ses seize ans, et, depuis quelque temps déjà, ses camarades ne se moquaient plus de son goût pour la mécanique. Il avait suffi de quelques coups de poing dans la figure pour convaincre le railleur le plus endurci.

Les seuls êtres qui lui inspiraient une crainte révérencielle étaient les prêtres de la Pureté. Pour ceux-ci, seuls les travaux agricoles étaient dignes des hommes vrais, et ils regardaient avec suspicion toute espèce de machine ou de matériel en métal. Toutefois, étant donné que, pour l'agriculture, une bonne bêche de fer était plus efficace qu'une bêche de bois durci, ils laissaient faire... pourvu que l'on n'exagère pas.

Bruno se souvenait encore avec déplaisir des cours de religion à l'école. Quand le terrible Dominus Picpus tonnait contre l'arrogance de la science qui, à une époque, avait osé défier le Créateur dans le domaine même de la Création. Une



science qui avait provoqué l'holocauste biologique et la quasi destruction du genre humain.

Parce que la Science, c'était le Mal !

Depuis sa plus tendre enfance, Bruno en était arrivé à identifier la Science avec un monstre aux longs tentacules jaunâtres qui s'étendaient à l'infini dans un ciel strié de violet, un monstre qui se glissait dans les maisons où il frappait de ses horribles tentacules hommes et femmes, adultes, vieillards et enfants dans leur sommeil, de sorte qu'ils ne se réveillaient plus. Et tous partageaient plus ou moins cette vision de la Science, parce que les prêtres ne faisaient rien pour la combattre. Au contraire.

Mais, maintenant, Bruno commençait à penser que la Science d'autrefois n'avait pas été l'abomination apocalyptique décrite par les membres de l'Ordre. Un jour, il avait découvert, dans une vieille caisse oubliée un journal comme ceux que l'on faisait dans le temps, avec des illustrations. On y voyait l'image d'une ville totalement différente du village qu'il habitait, une ville avec de très hautes maisons et d'étranges véhicules qui semblaient avancer tout seuls dans les rues, sans être traînés par des chevaux ou des ânes. Pour une raison ou pour une autre, il avait pensé que la Science n'était pas étrangère à la structure de cette ville, et il s'en était encore plus convaincu quand, un jour, le Dominus Picpus l'avait surpris en train de regarder ce journal et, à la vue de l'image, avait explosé d'une fureur incontrôlée, au point que Bruno avait craint d'être enfermé dans le Purgatoire, la terrible maison de correction où les prêtres extirpaient les idées pernicieuses de l'esprit des jeunes dépravés.

Et voilà qu'au fond de la ruelle débouchait à ce moment l'avant-garde du cortège composée de jeunes hallucinés qui scandaient en chœur : « Le feu ! Le feu ! »

En tête, agile comme un furet, courait Denis, le cousin de Bruno, qui, arrivant devant lui, s'écria : « Viens voir le feu ! Aujourd'hui ils ont trouvé une pile de livres scientifiques ! »

Il avait prononcé le mot *scientifiques* comme s'il s'agissait de l'une de ces expressions qui, lorsqu'elles vous échappaient à la maison, vous valaient une bonne ration de coups de ceinture.

« Où... ? » commença Bruno qui aurait voulu lui demander où avait été trouvée la pile, mais Denis était déjà dix mètres plus loin à crier jusqu'à en perdre le souffle : « Le feu ! Le feu ! »

La foule hurlante était maintenant à sa hauteur, et derrière elle, traînée par un robuste cheval caparaçonné de noir, venait une petite charrette avec de hautes ridelles qui transportait un tas de livres. Debout dans la charrette, la figure squelettique de Dominus Picpus drapée dans sa tunique blanche et noire jetait tout autour d'elle des regards chargés de fiel et, quand ses yeux rencontrèrent ceux de Bruno, sa bouche se déforma en un rictus diabolique qui semblait promettre des punitions exemplaires. « Viens voir, petit mécréant ! » siffla le Dominus. « Viens voir comment on détruit les œuvres du Démon créateur de la science. Viens apprendre, parce que, un jour, tes machines infernales pourraient bien subir le même sort. »

Bruno frissonna et baissa la tête, sans mot dire. La haine que le Dominus Picpus éprouvait depuis toujours à son égard lui était bien connue et il savait que s'il n'avait pas été en mesure de se rendre aussi souvent utile en réparant les outils des paysans, le Dominus l'aurait déjà enfermé dans le Purgatoire depuis longtemps.

Le cortège qui suivait la charrette ne se composait que d'un groupe de jeunes garçons exaltés et hurlants qui passèrent rapidement devant lui. La plupart des gens devaient se trouver désormais sur la grand-place où avaient lieu les feux purificateurs. Assurément, très peu auraient osé s'abstenir d'assister à la cérémonie.

Bruno s'y rendit lui aussi, sans bien savoir pourquoi. Certainement pas parce qu'il craignait la colère de Dominus Pictus s'il s'abstenait et pas davantage parce qu'il éprouvait du plaisir à voir brûler des livres, même si, à vrai dire, les quelques livres dont l'Ordre permettait la circulation étaient des ouvrages mortellement ennuyeux qui ne parlaient que de la vie à la campagne et exaltaient la Pureté, instrument de lutte contre la dégénérescence représentée par la Science, mal suprême, Mal absolu.

Bruno savait lire, et il aurait aimé lire quelque chose de plus utile que ces sottises, peut-être un livre qui expliquerait comment traiter les métaux... et faire des trous carrés, mais il savait que c'était là une pensée hérétique, parce qu'elle se rapprochait dangereusement du concept de Science. C'est pour cette raison qu'à l'école on n'enseignait pas volontiers l'utilisation des nombres. D'ordinaire, les gens ne savaient pas compter au delà de vingt. Ils s'aidaient, pour ce faire, des doigts des mains et des pieds. Mais Bruno était parvenu à savoir compter jusqu'à quarante, tout en ignorant comment ces chiffres s'appelaient en réalité. Pour cela il avait découvert un système très simple : repartir du premier doigt après avoir épuisé la vingtaine. Et il comprenait bien qu'une fois épuisée la deuxième vingtaine on pouvait recommencer avec la troisième vingtaine et continuer ainsi avec la quatrième, la cinquième, la

sixième et ainsi de suite, mais à partir de là il aurait indubitablement été difficile de s'y retrouver dans les différentes vingtaines. Et puis, comment faire, une fois épuisée la vingtième vingtaine ? Il n'y avait plus de doigts sur lesquels compter et, en tout cas, à ce point les chiffres se perdaient dans une confusion d'images de doigts, de mains et de pieds. Mais il était persuadé qu'il y avait un moyen plus pratique de compter et qu'un jour il le trouverait. Sans doute. Si Dominus Pictus ne l'avait pas, auparavant, enfermé dans le Purgatoire.

Quand il arriva sur la grand-place, celle-ci était pleine d'une foule qui entourait un grand tas de bois à brûler, bois bien sec qui allait lancer allégrement des flammes vers le ciel. Dominus Picpus était déjà sur le podium, et son terrible regard scrutait la foule comme pour s'assurer qu'il ne manquait personne à la cérémonie de purification.

« Tu vas voir ces flammes ! souffla Denis qui se tenait près de lui. On va s'amuser. Il y a si longtemps qu'on n'avait pas trouvé de livres scientifiques. »

Bruno lui jeta un regard en coin. « Qu'est-ce que tu trouves de drôle à voir brûler des livres ? Tu ne penses pas qu'il pourrait y avoir d'écrit quelque chose d'utile ? Il faudrait au moins les examiner avant de les brûler. »

Denis le regarda, étonné, puis il jeta un coup d'œil autour d'eux, dans la crainte que quelqu'un puisse entendre son cousin tenir des propos aussi blasphématoires. « Mais tu es fou ? fit-il à voix basse. Tu veux donc finir au Purgatoire ? Tu sais que le Dominus Picpus n'attend que ça. »

Bruno lui jeta un regard apitoyé mais préféra ne pas se compromettre davantage. Après tout, il valait mieux ne pas trop faire confiance, même à un cousin.

« Pécheurs... » commença alors le Dominus Picpus qui se lança dans un long et violent réquisitoire dont Bruno ne suivit pas un seul mot, car il concentra son attention sur les jeunes acolytes du Dominus qui déchargeaient les livres de la charrette pour les jeter en vrac sur le tas de bois. Le ton du Dominus se faisait toujours plus strident et chargé de haine contre tout et contre tous, et Bruno comprit qu'il avait fini de parler quand, de la foule, se leva une clameur assourdissante.

« Le feu... ! Le feu... ! Le feu... » se mit à scander la foule jusqu'à ce que le Dominus Picpus lève un bras pour la faire taire.

« Que le feu soit ! » fit-il.

Un acolyte lui passa une torche allumée, et le Dominus la jeta sur le tas de bois qui devait être imbibé d'une substance résineuse, car il s'enflamma aussitôt. « Brûle,

Science immonde et diabolique, prononça le Dominus dont les yeux jetaient des éclairs. Brûle dans l'enfer et ne reviens plus infester la Terre ! »

Les flammes jaillirent et commencèrent à rugir, alimentées par une légère brise. Les étincelles se répandirent dans l'air, retombant sur une foule trop proche, mais si absorbée qu'elle ne prenait pas garde à ce qui lui piquait la peau. « Brûle, Science, brûle ! » se prit à psalmodier la foule.

« C'est merveilleux ! s'exclama Denis, extasié, les yeux brillant de ferveur religieuse. Oui, brûle, Science, brûle ! »

Bruno secoua la tête, mais ne dit rien. Au milieu de cette folie collective, ce n'était pas le moment de se compromettre. Le regard du Dominus Picpus parcourait la foule et semblait s'orienter dans sa direction, comme pour le provoquer à prononcer quelque affirmation blasphématoire. Bien entendu, il ne devait s'agir que d'une coïncidence, car le prêtre ne pouvait le distinguer dans cette foule chaotique, mais Bruno ne pouvait échapper à la pénible sensation d'être surveillé.

« Le Dominus Picpus sait toujours tout ! » disait-on dans les rues et dans les boutiques.

Les flammes continuaient à rugir et passèrent du bois au papier des livres qui prit soudain feu. Un feuillet se détacha, fut soulevé par l'air surchauffé au-dessus des flammes, ensuite il redescendit avant d'être porté par l'air chaud, puis de retomber à terre où une main le ramassa pour le rejeter dans les flammes. Mais ce spectacle, si excitant fût-il pour la foule rassemblée, devait prendre fin et, quand il ne resta que des cendres fumantes du tas de bois et de livres, le silence tomba sur la foule, si bruyante un instant plus tôt.

« C'est fini ! » dit Denis qui, en prononçant ces mots, paraissait avoir perdu toute énergie.

« Oui, c'est fini » dit Bruno dont la gorge se nouait.

La foule commença à se disperser lentement, en silence. Le moment d'exaltation collective était passé et semblait avoir fait place à un état de prostration inexplicable. En quelques minutes, la place se vida. Le Dominus Picpus lui-même avait disparu, suivi de ses acolytes.

Maintenant, les ombres du soir descendaient, mais Bruno ne se décidait pas à partir. À l'abri d'un porche, il gardait les yeux fixés sur les volutes de fumée qui se dissolvaient lentement dans l'air. Il faudrait plusieurs heures avant que les cendres ne soient froides et les restes ne seraient pas dégagés avant le lendemain.

Bruno ne sut pas combien de temps il resta immobile sous le porche, mais, peut-être deux ou trois heures après, quand l'obscurité fut assez épaisse, il sortit prudemment de son abri et s'approcha de ce qui restait du bûcher.

Il jeta un coup d'œil autour de lui. Il n'y avait personne. Tous étaient rentrés chez eux pour dîner ; la place était déserte et silencieuse. Les cendres dégageaient encore une chaleur intense ; Bruno les observa, avec douleur et dégoût. Qui pouvait dire ce qui avait été détruit sur ce bûcher ? Quel savoir ? Parce que Bruno avait la conviction que la science n'était nullement néfaste. Au contraire.

Il tourna autour du bûcher sans bien savoir pourquoi. Du pied il toucha un bloc carbonisé, non identifiable. Une étincelle jaillit, encore assez brillante. Puis son regard tomba sur quelque chose de blanc. Il s'avança prudemment et découvrit ce qui n'aurait pas dû être là, ce qui n'aurait pas dû échapper à la cérémonie de la Purification.

C'était un livre, un livre aux bords carbonisés mais qui, inexplicablement, avait échappé aux flammes. Peut-être les pages ne s'étaient-elles pas bien ouvertes quand les acolytes du Dominus Picpus étaient passés avec de longs bâtons pour remuer les feuilles afin que les flammes puissent les atteindre facilement, et ainsi le volume avait en grande partie évité la destruction.

Bruno sentit son front perler de sueur, et son cœur battit à se rompre. Il s'agissait d'un livre interdit ! De nouveau, il regarda autour de lui : personne. Rien qu'obscurité et silence. Alors, pour la première fois de sa vie, il prit une initiative vraiment blasphématoire : sa main fouilla dans les cendres sans se soucier de la chaleur et arracha ces feuillets au piège mortel. Il les glissa sous le gilet pour les dissimuler à la vue d'éventuels passants et courut vers la maison, terrorisé par le geste qu'il avait accompli, mais exalté à l'idée qu'il avait défié le tout-puissant Dominus Picpus.

Ce soir-là, Bruno trouva une excuse pour quitter la table pendant le dîner familial et descendit dans son atelier. Il nettoya la table sur laquelle étaient placés ses instruments et y posa le livre interdit. Comme il l'avait entrevu dans l'obscurité du soir, le volume était à peu près intact. Les flammes ne l'avait attaqué que sur les bords, cornant les pages, dont certaines avaient pris une teinte marron, mais, si la couverture était irrémédiablement abîmée, le reste était parfaitement lisible.

Il le feuilleta, prenant grand soin des pages dont certaines paraissaient avoir été fragilisées par la chaleur. Son cœur battit quand il aperçut des chiffres et des figures de géométrie. La page de titre disait : *Eléments d'arithmétique et de géométrie*.

Il s'agissait bien d'un ouvrage scientifique, de cela il n'y avait aucun doute. Un de ces livres qui étaient autrefois à la base du savoir. Les larmes lui vinrent aux yeux quand, lisant une page par ci par là, il s'aperçut qu'il ne comprenait pas ce qui était écrit. On aurait dit un langage totalement impénétrable, l'idiome d'une tribu inconnue. Mais peut-être, se dit-il dans son bon sens, faudrait-il lire le livre depuis le début et assimiler son contenu ligne par ligne, à condition de pouvoir comprendre ces concepts qui, à première vue, semblaient si hermétiques.

Une page attira son attention dans la seconde partie consacrée à la géométrie. C'était l'illustration d'une figure fermée, à trois côtés, qui, lui sembla-t-il, se nommait « triangle ». Il était même question d'un triangle rectangle, mais il ne voyait pas très bien ce que voulait dire exactement « rectangle ». Toutefois il lui sembla comprendre une chose qui avait sûrement son importance. Sur chaque côté du triangle était construite une autre figure à quatre côtés appelée carré. Une explication longue et compliquée qu'il finit par comprendre disait que la somme des surfaces des deux carrés du petit côté était égale à la surface du carré construit sur le grand côté... ou quelque chose de ce genre. À première vue, ça ne semblait pas être le cas, mais s'il s'agissait bien d'un ouvrage scientifique, il ne pouvait probablement pas s'agir d'un mensonge.

Il réfléchit longuement au titre d'une des sections du livre : *Théorème de Pythagore*, mais cette expression ne lui disait rien, n'expliquait rien. À force de regarder la figure, il eut une idée. La figure reproduite sur le livre était assez petite et ne convenait pas pour l'expérience qu'il voulait tenter. Il fit donc le vide sur sa table de travail et, à l'aide d'un bâton de craie, reproduisit l'image, mais à une plus grande échelle. Quand il eut terminé, il observa son travail avec satisfaction. Maintenant, il avait besoin d'autre chose et il lui fallait remonter dans la maison pour subtiliser, dans le cellier, un sac de haricots secs, sans que sa mère le voie, car il n'avait nullement l'intention de fournir des explications. Il redescendit à l'atelier et, après avoir choisi un tas de haricots tous de la même taille, il les disposa patiemment l'un à côté de l'autre sur l'un des plus petits carrés de manière à en recouvrir toute la surface. Quand il eut couvert toute celle-ci, il procéda de même sur l'autre petit côté.

Il prit une profonde inspiration. Maintenant, il fallait vérifier. Il écarta le sac de haricots et, n'utilisant que les grains employés pour recouvrir les deux petits carrés, il en recouvrit le grand carré.

Et, merveille des merveilles, toute la surface du grand carré était maintenant couverte du même nombre de haricots que les deux petits carrés.

Alors le livre n'avait pas menti. Fasciné, il contempla son œuvre. Qui l'aurait cru ? Un doute s'insinua à cet instant dans son esprit. Et s'il ne s'agissait que d'une pure coïncidence ? Il n'y avait qu'un moyen de le savoir : recommencer avec un triangle de dimensions différentes.

Maintenant, il avait de la pratique, et la deuxième expérience demanda beaucoup moins de temps. Le nombre de haricots utilisés pour remplir les deux petits carrés de la nouvelle figure était évidemment différent, mais, là encore, il lui fallut, pour recouvrir la surface du grand carré le même nombre total de haricots que celui qu'il avait employé pour la surface des deux petits carrés.

« C'est donc vrai ! » s'écria-t-il, enthousiasmé.

C'était une découverte merveilleuse, sinon miraculeuse, et cette idée fit surgir dans son esprit la terrible image du Dominus Picpus qui fulminait contre la Science.

« Mais pourquoi ? Pourquoi ? » se demanda-t-il, les larmes aux yeux. Parce que l'Ordre voulait tenir secrets ces concepts ? Quel mal pouvait faire cette figure à trois côtés appelée triangle ? Tout le monde pensait que les membres de l'Ordre étaient dépositaires d'une grande sagesse, mais si, auparavant Bruno doutait déjà que ce soit le cas, il était maintenant convaincu qu'en réalité leur attitude n'était due qu'à une ignorance crasse, sinon à la volonté de tenir le peuple prisonnier de croyances dépourvues de toute signification. D'ailleurs, c'était probablement la seconde hypothèse qui était la bonne. Ne murmurait-on pas que l'Ordre connaissait l'emplacement de la Crypte du Savoir où étaient rassemblées toutes les connaissances de jadis ? Mais personne ne savait où se trouvait réellement cette crypte... Peut-être n'était-ce qu'une histoire de vieilles bonnes femmes.

Le théorème de Pythagore s'accompagnait d'une explication qualifiée de « démonstration » qui se référait à un certain Euclide, mais il trouva cette explication trop compliquée et ne put rien en tirer. Malgré cela, il ne désespérait pas. Il avait tout le temps voulu.



Il passa ensuite à la section consacrée à l'arithmétique et resta en admiration devant un mystérieux chapitre où il était question des « quatre opérations » : addition, soustraction, multiplication et division. Il y avait des chiffres et de bizarres symboles. Il crut comprendre qu'en combinant les chiffres de telle ou telle manière on obtenait certains résultats, mais il n'en comprenait pas bien la nature.

Pourtant, un exemple lui parut clair.

Sur une ligne on pouvait lire :  $1+1=2$ .

C'était vrai que les gens savaient, en général, compter jusqu'à vingt, mais ils ne savaient écrire les chiffres que de 1 à 9. Cependant, tous savaient qu'une chèvre plus une chèvre, cela faisait deux chèvres, il lui semblait donc évident que le texte traduisait ce concept à sa façon. Mais le reste lui parut totalement incompréhensible et aurait exigé une étude beaucoup plus approfondie du livre. Que pouvait bien signifier la ligne :

$20 \times 15 = 300$  ?

Il ne comprenait pas davantage la signification de ces chiffres. Il savait qu'il y avait 2, 1, 5, 3, mais que signifiaient 20, 15 et 300 ? Et quelle était la fonction de ce symbole mystérieux appelé zéro ?

Tout aussi obscure était la ligne  $125 : 5 = 25$ .

Sans parler d'une ligne encore plus mystérieuse comme :

$1/5 - 1/3 = 2/15$ .

Ou une autre ligne où il était question d'une chose appelée racine carrée. Ce qu'était une racine, il le savait évidemment, mais il doutait qu'on puisse en trouver de carrées, d'habitude elles étaient rondes ou biscornues.

Oui, il y avait tant de choses incompréhensibles, mais il était persuadé qu'elles avaient une signification bien précise et que cette signification était expliquée dans le livre. Il ne lui restait plus qu'à commencer à la première page et à lire attentivement toutes les explications, en essayant d'en pénétrer le sens. Ce ne serait pas facile, il le savait bien, mais ce serait tellement, tellement, amusant.

De cela aussi il était persuadé.

FIN



## Mystère infini

L'objet était de grandes dimensions, sans être énorme. Depuis des siècles et des siècles, il suivait une route que ne signalait aucune carte de navigation, tel une comète qui aurait un parcours dont nul ne connaît l'origine et la fin. L'objet était noir, métallique. Il n'émettait ni lumière ni signal ; il n'en émanait aucun signal d'aucune sorte. On aurait pu le prendre pour un simple caillou spatial, mais ce n'était pas le cas, car il avait été forgé par une intelligence autre. Sa propulsion n'était pas assurée par des moteurs et pourtant il voyageait à une vitesse à peine inférieure à celle de la lumière, vitesse que lui avaient donnée à l'origine les mystérieux constructeurs qui l'avaient lancé sur une orbite hyperbolique sans fin.

La rencontre avec l'homme n'était pas prévue.

Le père Oneis se sentait mal à l'aise dans la riche antichambre du Vatican. Le divan était trop mou, et il avait l'impression de s'enfoncer dans le précieux velours rouge qui le recouvrait. Depuis les tableaux accrochés aux murs, une douzaine d'anciens prélats l'observaient et paraissaient vouloir l'interroger d'un air sévère.

Qu'est-ce que tu fais ici ? semblaient-ils lui dire. Toi, petit prêtre spatial indigne, qu'est-ce que tu peux vouloir communiquer à Saint Sainteté ? Ici, c'est le lieu où converge l'essence même de la chrétienté, celui de la pensée, de la lumière. Ce n'est pas un endroit pour toi.

Une porte grinça légèrement puis s'ouvrit pour laisser entrer un prêtre entre deux âges, aux yeux bridés. Monseigneur Abykaev, secrétaire particulier de Sa Sainteté le Pape Karim II, troisième souverain pontife originaire du Kazakhstan.

— Sa Sainteté va vous recevoir sous peu, lui fit-il savoir sèchement, d'un ton dépourvu d'aménité.

— Merci, dit humblement le père Oneis, et il serra très fort entre ses mains le coffret métallique enveloppé de velours noir dont il ne se séparait plus depuis des mois.

Monseigneur Abykaev examinait en silence, avec une certaine curiosité, ce petit prêtre insignifiant qui avait remué ciel et terre – et tous les niveaux de la hiérarchie – pour avoir un entretien particulier avec le Saint-Père sans vouloir en révéler la raison.

— Vous vous rendez compte que cette audience vous a été consentie d'une manière tout à fait exceptionnelle et n'est pas conforme à la procédure, lui dit-il quand il eut terminé son examen. Et, à mon avis, elle n'aurait pas dû vous être accordée, conclut-il avec un sourire aigre.

Monseigneur Abykaev n'appréciait pas quand on passait par-dessus lui. C'était lui qui prenait les rendez-vous du pape, et les pressions qu'avait exercées sur lui un influent cardinal romain l'indisposaient. Mais, en fin de compte, il avait dû céder.

Le père Oneis ne dit rien. Il s'estimait heureux d'avoir obtenu cette audience et il ne voulait pas courir le risque de tout compromettre par une phrase imprudente, même s'il lui était difficile de se maîtriser.

Monseigneur Abykaev jeta un coup d'œil à la pendule. « Suivez-moi, fit-il d'un ton hautain. Le Saint-Père vous attend. »

Le pape Karim II était assis derrière un imposant bureau sur lequel il n'y avait pas la moindre feuille de papier. C'était un homme à l'apparence encore jeune malgré ses soixante-dix ans, d'aspect imposant, avec une couronne de cheveux blancs qui lui donnait un certain air de bienveillance paternelle. Les yeux étaient sévères, mais sans dureté. C'étaient les yeux de quelqu'un qui n'aime pas perdre son temps, qui a conscience de remplir une mission importante et n'admet pas qu'on lui mette des obstacles.

Sous son pontificat, les procédures avaient subi une véritable révolution et, maintenant, l'Église était guidée par la main ferme d'un grand chef d'entreprise. Le clinquant, l'ostentatoire avaient été abolis et si beaucoup de gens au Vatican avaient accueilli ces innovations avec des grimaces ; ils avaient dû, en fin de compte, se soumettre et accepter ce nouveau style.

Le souverain pontife tendit la main, et le père Oneis baisa l'anneau. Hommage au symbole, et non à l'homme.

— Asseyez-vous, lui dit aimablement le pape Karim II. On m'a dit que vous aviez des choses importantes à me communiquer. Le cardinal Ponzio a été très convainquant. Je peux vous accorder quinze minutes.

— Ce sera suffisant, répondit gravement le père Oneis. Il s'assit, tout en continuant à serrer sur son ventre le coffret métallique.

L'œil du souverain pontife se posa sur l'objet, mais Karim II ne dit rien, attendant que l'autre parle le premier.

— Comme vous le savez, je reviens d'une expédition spatiale dans le secteur de Canopus, commença le père Oneis. Je suis, j'étais... l'aumônier à bord.

Le pape Karim II se contenta de faire oui de la tête, mais ses yeux gris, pénétrants invitaient clairement le père Oneis à poursuivre.

— Un simple voyage de routine, continua le père Oneis. Jusqu'au jour où notre route a croisé celle d'un objet inconnu de fabrication extraterrestre.

— Un astronef ? demanda le pape.

Le père Oneis haussa les épaules :

— Difficile à dire. C'était un ovoïde métallique de grandes dimensions lancé à une vitesse un peu inférieure à celle de la lumière, mais apparemment dépourvu de moteur. Alors nous l'avons progressivement freiné au moyen de rayons jusqu'à l'arrêter. Je ne vais pas entrer dans les détails techniques ; pour nous ils n'ont pas d'importance. Puis nous avons pénétré à l'intérieur de l'ovoïde et nous avons constaté qu'effectivement il n'y avait pas de moteur. Il s'agissait seulement d'un objet manufacturé d'origine extraterrestre, totalement inconnue, qui ne contenait rien d'autre que ce coffret.

En disant cela, il enleva l'enveloppe de velours et posa sur le bureau une boîte de métal d'environ quatre-vingt-dix centimètres de longueur sur trente de largeur et de hauteur.

Le pape Karim II leva le sourcil devant ce geste peu protocolaire, mais se contenta de dire : « Continuez. »

Le père Oneis caressa la boîte dans un geste de vénération :

— Rien que le coffret, vous comprenez. Il avait été lancé dans l'espace à cette vitesse selon une hyperbole qui l'aurait porté toujours plus loin sans possibilité de retour, simplement pour contenir cette boîte de métal.

— Cela me ferait penser à une châsse, fit remarquer le souverain pontife. Et vous avez, j'imagine, découvert ce qu'elle contenait.

Le père Oneis hocha la tête d'un air grave.

— Oui, il n'a pas été difficile de l'ouvrir. Le couvercle était scellé, mais le laser l'a ouvert facilement.

On frappa à la porte et, peu après, Monseigneur Abykaev passa la tête :

— Saint Père, les quinze minutes se sont écoulées. L'ambassadeur des Amériques unies attend...

Le pape Karim fit un signe négatif de la main.

— Pas maintenant. Trouvez une excuse valable pour reporter. Et... je ne veux pas être interrompu.

— Mais... protesta le secrétaire particulier.

— Faites ce que j'ai dit, ordonna sèchement le souverain pontife dont les yeux se tournèrent à nouveau vers le père Oneis. Son regard brillait d'une lumière intense.

— Poursuivez.

Monseigneur Abykaev lança un regard venimeux au père Oneis et se retira en fermant la porte.

— Que contenait le coffret ? demanda Karim II, et le père Oneis se sentit mal à l'aise, parce qu'il avait l'impression que le pape avait lu en lui la réponse.

— Des ossements, répondit-il. Simplement des ossements humains.

Il y eut un moment de silence, lourd de tension.

— Continuez, fit le souverain pontife.

De nouveau, le père Oneis éprouva une sensation de malaise. À bord, personne ne s'était intéressé à ces os, et on les lui avait remis pour qu'il les fasse incinérer. Ce qui intéressait les autres, c'était surtout d'étudier cet engin étrange.

Le prêtre s'interrompit et se passa la main sur le front, s'apercevant qu'il transpirait légèrement, malgré la fraîcheur de la pièce.

— À ce moment-là, je n'avais rien à faire. Il faut savoir que j'ai notamment étudié la paléontologie. Donc, avant de procéder à la crémation, j'ai décidé d'entreprendre un examen.

Le pape l'observait d'un regard pénétrant, et le père Oneis eut presque peur de poursuivre.

— J'ai procédé aux examens de routine pour déterminer l'origine humaine, le sexe, l'âge au moment de la mort, l'ancienneté des ossements...

La voix se cassa :

— Saint-Père, balbutia-t-il, c'étaient des ossements humains, d'un homme jeune, mort vers trente ans, d'une mort violente, il y a deux mille quatre cents ans... et...

Le visage du pape était très pâle.

— Et... ?

La voix du père Oneis se réduisit à un murmure.

— Et puis, il m'est venu un doute... un doute blasphématoire, Saint-Père, et j'ai croisé l'ADN de ces ossements avec la base de données de l'ADN de mon ordinateur

personnel... J'ai constaté qu'il y avait une correspondance avec l'ADN des traces organiques d'une sainte relique, le Saint Suaire...

Le souverain pontife ferma les yeux tandis qu'une expression de souffrance intense se lisait sur son visage.

— C'étaient les ossements de Notre Seigneur, Saint-Père », murmura le père Oneis, puis sa voix devint stridente à force de tension : « Les ossements de Notre Seigneur, mais cela n'est pas possible, puisque Notre Seigneur est ressuscité le troisième jour... le troisième jour est ressuscité », répéta-t-il mécaniquement.

Le pape rouvrit ses yeux pleins d'une infinie tristesse.

— Vous vous rendez compte de ce que vous dites ? fit-il dans un filet de voix. La base même de notre religion, c'est la Résurrection, c'est Notre Seigneur Jésus Christ qui est ressuscité le troisième jour et est monté au ciel rejoindre le Père... et non pour finir dans un reliquaire de fabrication extraterrestre !

Le père Oneis baissa les yeux et se tordit les mains :

— C'est pour cela que j'ai tout fait pour obtenir cette audience auprès de vous, Saint Père. Je ne suis qu'un pauvre prêtre, c'est un poids trop lourd pour moi, je ne peux que m'en remettre à votre infaillibilité.

Infaillibilité, quelle ironie, pensa Karim II. Puis il se ressaisit et transperça du regard le père Oneis :

— Avez-vous communiqué votre découverte à quelqu'un d'autre ?

Le prêtre secoua la tête :

— Non, à personne.

— Et personne ne doit savoir, fit le souverain pontife d'un ton énergique. Vous comprenez ? Vous devrez garder ce secret à jamais. Je sais, ce sera un poids très lourd pour vous, une souffrance que vous vivrez jour après jour, année après année, mais une révélation de ce genre finirait par avoir des conséquences désastreuses pour nous tous. Ce qui est en jeu, ce n'est pas seulement le destin de l'Église, mais la structure même de notre civilisation.

Le père Oneis fit signe qu'il avait compris.

— Personne n'apprendra quoi que ce soit de mon fait, dit-il énergiquement. J'ai fait vœu d'obéissance et j'ai l'intention de le respecter, Saint-Père. Il en sera fait selon votre volonté.

Le pape Karim II se leva, passa devant son bureau et étreignit le père Oneis :

— Nous porterons ensemble cette croix, dit-il à voix basse.

Le coffret était lourd pour un homme de soixante-dix ans, mais Karim II n'avait pas voulu être accompagné de qui que ce soit quand il franchit la porte blindée du local le plus secret du Vatican, bien caché dans les entrailles de la terre, celui dont seuls les papes avaient la clé et auquel eux seuls pouvaient accéder.

La lourde porte blindée se referma derrière lui, et le vieux souverain pontife eut un accès soudain de claustrophobie, mais il se maîtrisa et poursuivit le long du corridor d'acier jusqu'à une petite crye qui se trouvait tout au fond.

Là, sur un long autel de marbre rose étaient posés une douzaine de coffrets de formes et de métaux divers, mais de dimensions plus ou moins égales à celle que le souverain pontife tenait entre ses mains et qu'il déposa sur l'autel, à côté des autres.

« Oh, Seigneur, dit-il, quel est ton mystère infini ? »

Chacun des coffrets portait une plaque en or : Damas 80 A.D., Antioche 203 A.D., Paris 1211 A.D., Samarkand 1512 A.D., etc. Boston 1996 A.D., Cratère lunaire Tycho 2050 A.D., jusqu'à la dernière ou plutôt avant-dernière de la série, Aldébaran IV 2324 A.D.

« Tout est mystérieux autour de Toi, Seigneur, dit-il d'une voix tremblante. Tu es ressuscité et tu es monté au ciel, mais tes ossements ont été retrouvés à diverses époques dans toutes les parties de la Terre et de l'Univers. Et il en résulte que tous appartiennent au même homme qui a été crucifié il y a deux mille quatre cents ans. Des ossements qui ont le même ADN que les traces organiques du Saint Suaire dont les examens de laboratoire ont révélé qu'il s'agit d'un objet fabriqué à l'époque médiévale. Mais comment se peut-il que tous ces ossements soient identiques et appartiennent à Notre Seigneur Jésus Christ ? » Le vieux souverain pontife s'agenouilla et joignit les mains :

« Je voudrais comprendre, Seigneur, je désire comprendre, mais Tu restes un mystère insaisissable, et ne me reste que la foi comme soutien. »

Une longue pause, puis les lèvres du souverain pontife prononcèrent les très antiques paroles :

« *Pater noster qui es in caelis...* »

FIN

## L'Hérétique

« Qu'on introduise l'hérétique ! » ordonna l'Inquisiteur extraordinaire de Sa Sainteté, le pape Attila III, tandis qu'il ajustait sur son visage sévère le masque de velours noir qui couvrait entièrement ses traits. Seuls étaient visibles par les deux trous du masque les yeux noirs et pénétrants d'où dardait un regard de flamme qui vous brûlait jusqu'aux tréfonds de l'âme.

Les deux hommes d'armes en uniforme de gardes suisses, avec, sur la poitrine, la croix flamboyante inscrite dans un ovale blanc et jaune, qui étaient postés à la grande porte de la Salle des Audiences, ouvrirent les lourds battants de chêne et se placèrent de chaque côté pour laisser passer un détachement de quatre gardes qui était conduit par un officier et au milieu duquel se traînait un homme enchaîné, aux cheveux blancs, vêtu de la tunique noire des simples prêtres. Sur la poitrine du prisonnier pendait le capuchon des condamnés à mort que, jusque là, il avait dédaigneusement refusé de porter. L'homme avait une trentaine d'années mais marchait péniblement, comme un vieillard. Les tortures auxquelles il avait été soumis par les bourreaux de la Sainte Inquisition avaient ruiné un corps naguère robuste, et maintenant son visage déformé par la souffrance était marqué par les rides de l'épuisement.

« Père Ombuda ! » dit l'Inquisiteur, et ce n'était pas une question mais seulement la constatation de l'identité du prisonnier. D'un signe de la main, l'Inquisiteur éloigna le détachement de la garde ; les deux sentinelles de la porte sortirent et refermèrent les lourds battants derrière eux.

« Je suis le père Ombuda ! », répéta le prisonnier qui leva la tête avec fierté et fixa son interlocuteur dans les yeux.

L'Inquisiteur descendit les trois marches du petit podium sur lequel trônait le majestueux fauteuil doré de l'archevêque de Blarion IV. Il s'approcha du prisonnier et, quand il n'en fut qu'à deux mètres, décrivit un demi-cercle autour de lui, comme pour l'examiner.

« Ça vous paraît donc si étrange, un hérétique ? » demanda d'un ton amer le père Ombuda. « Vous n'en avez pas assez vu durant votre carrière ? »

L'Inquisiteur eut un petit rire ironique, et ses lèvres, à peine visibles dans la fente du masque, furent prises d'un léger tremblement. « Je vois que les soins des Bonnes Sœurs de Nazareth ne vous ont pas encore adouci, père Ombuda. »

Le prisonnier haussa les épaules. Il suffit de ce mouvement pour le faire légèrement vaciller, et une grimace de douleur lui tordit le visage. « La souffrance est quelque chose qui va et vient » répondit le père Ombuda. « Maintenant, c'est mon tour, mais, avant votre arrivée, c'est nous qui l'avons importée sur ce monde de mécréants. »

L'Inquisiteur se raidit et ses mains se crispèrent. « Ce que vous avez fait aux habitants de Blarion IV est une abomination, père » fit-il, la voix altérée par la colère. « Vos astronefs venant d'Albigès ont semé la mort. Vous avez tué et imposé l'adoration d'un Dieu faux et menteur à une population qui vivait dans la sainteté de la Vraie Foi. Et maintenant vous osez vous en faire gloire ? »

Le prisonnier eut un sursaut comme s'il avait été transpercé par une lame incandescente et, un instant, donna l'impression de vouloir se jeter sur l'Inquisiteur Extraordinaire, mais le grincement des chaînes qui le retenaient le rappela à la réalité. Il ne pouvait rien contre son adversaire.

« Mon Christ n'est ni faux ni menteur ! » cria-il. « Mon Christ, c'est le vrai, celui que toutes les reconstructions historiques et scientifiques désignent comme le vrai. Albigès s'est consacrée tout entière à la recherche de la Vraie Foi. » Sa voix tremblait de colère, et ses yeux ternis par les souffrances subies parurent retrouver l'éclat qui était le leur quand il conduisait l'armée d'Albigès contre Blarion IV, dans le Grand Nuage de Magellan. « Nous sommes les vrais chrétiens » poursuivit-il, « nous qui défendons la Vraie Foi pour laquelle nous sommes prêts à mourir. »

« Et à faire mourir » ajouta doucement l'Inquisiteur Extraordinaire.

« Et à faire mourir, oui » s'exclama le père Ombuda. Puis, avec une ombre d'ironie dans la voix, il ajouta : « Et vous, qu'avez-vous fait d'autre, Inquisiteur ? Vous êtes arrivé ici avec une armée provenant de la Terre et vous nous avez affrontés. Probablement après avoir détruit Albigès. »

« Albigès a été détruite, en effet » confirma l'Inquisiteur. Dans sa voix, il y avait un ton indéfinissable dont la signification échappa au prisonnier. « Mais Rome ne pouvait assister dans l'indifférence au massacre de ses fidèles. »

« Les tentacules de Rome ne s'étendent plus sur la Galaxie comme autrefois » répliqua le père Ombuda. « Déjà son empire est en train de craquer. Un empire



construit sur le mensonge ne peut durer indéfiniment. Vous détruisez Albigès, mais vous verrez surgir d'autres foyers religieux sur d'autres mondes lointains et cachés, à partir desquels la Vraie Foi se diffusera dans l'univers comme une irrésistible marée qui vous emportera tous et qui ne n'arrêtera pas davantage aux murailles vétustes de Rome ! »

« Comme vous vous trompez, mon pauvre ami ! » s'exclama l'Inquisiteur. Dans sa voix vibraient un fort accent de pitié et de tristesse. Il s'approcha du prisonnier et le prit par le bras. « Regardez ! »

Du bras, il lui montra la voûte décorée de fresques de la grande salle. « Regardez ! » répéta-t-il d'un ton tranchant de commandement.

Le père Ombuda leva les yeux pour suivre le doigt de l'Inquisiteur, mais l'effort le fit tituber et il serait tombé si l'autre ne l'avait pas soutenu de son bras. « Fausseté, absurdité répudiée par la science et par l'histoire » balbutia le prisonnier qui souleva ses poignets enchaînés et se les passa sur le front comme pour chasser une vision de cauchemar.

L'Inquisiteur s'éloigna de quelques pas, attrapa un des nombreux sièges dont les rangées ornaient la paroi de la salle, le tira à lui sur le pavement luisant, d'un mouvement énergique du poignet. Le siège glissa sur la mosaïque de marbre dessinant une immense croix et s'arrêta juste devant l'hérétique.

« Asseyez-vous, père Ombuda », ordonna l'Inquisiteur.

L'hérétique hésita ; l'Inquisiteur haussa durement la voix : « J'ai dit de vous asseoir, père ! Nous ne sommes pas habitués à répéter nos ordres. »

Dans un gémissement, le père Ombuda se laissa tomber sur le siège. « Vous me rappelez le Vénérable Maître d'Albigès » dit-il. « Le même ton de commandement. La même dureté... »

L'inquisiteur serra les lèvres, comme si la flèche lancée par l'hérétique l'avait profondément blessé. « J'ai dit de vous asseoir, père Ombuda, et non de faire des comparaisons outrageantes et stupides. Et je vous ai dit de vous asseoir parce que j'ai quelque chose à vous montrer. »

Le père Ombuda se déplaça légèrement sur son siège en faisant tinter ses chaînes. « C'est vrai. Vous me montriez quelque chose. »

« Exact. Regardez là-haut. »

Le doigt de l'Inquisiteur désigna la rosace centrale de Salle des Audiences, celle de l'Episcopat de Médiara, capitale de Blarion IV. « Regardez ce Christ ! » Sa

voix tremblait d'excitation. « Un Christ ensanglanté, pendu à une croix qui était marque d'infamie. L'homme-Dieu qui a souffert plus qu'il n'était possible humainement pour racheter nos péchés. Et vous, qu'est-ce que vous offrez ? Qu'est-ce que vous offrez, vous, gens d'Albigès ? Un Christ bionique, un robot créé par une race étrangère provenant de quelque nébuleuse extragalactique pas davantage identifiée qui aurait eu pour objectif d'unifier la Terre primitive d'alors par la force d'une religion artificielle. Mais votre théorie n'est pas seulement une hérésie, c'est un blasphème ! »

Le père Ombuda bondit et ses yeux lancèrent des éclairs. « Mais vous avez lu nos livres ? Vous avez approfondi la question ? Des années durant, nous avons recueilli tout le savoir disponible dans l'univers connu pour déterminer qui a été réellement le Christ apparu sur Terre. Nos envoyés dans toutes les parties de la Galaxie et du Nuage de Magellan nous ont envoyé des livres, des enregistrements, des témoignages de tout genre et de toute époque dont nos ordinateurs ont fait la synthèse sous forme d'une étude exhaustive et fiable. Non, Inquisiteur, il n'y a pas de doute. Le Christ qui, il y a des millénaires, est venu sur la Terre et a été crucifié sur le Golgotha n'était qu'un robot. Un robot envoyé par des espèces supérieures extragalactiques qui ont voulu imposer leur religion à la Terre en un acte de scénographie grandiose, vu que les tentatives précédentes au niveau idéologique et théologique avaient assez misérablement échoué. Il fallait un catalyseur, et ce catalyseur a été le Christ Robot. »

« Maintenant vous allez me dire que notre foi et la vôtre sont pratiquement identiques ! » ironisa l'Inquisiteur qui marchait à travers la salle et dont les pas résonnaient derrière lui. « En somme, à part un Christ qui n'a pas existé et une Vierge Marie dont on ne sait pas très bien ce qu'elle a pu mettre au monde, le reste coïncide ! »

Les yeux du père Ombuda lancèrent à nouveau des éclairs. L'hérétique éloigna d'un coup de pied le siège sur lequel il avait, quelques instants plus tôt, reposé son corps torturé. « Votre ironie est déplacée, Inquisiteur. Et quand vous retournerez à Rome, répétez à Attila III mon message. Un jour viendra où la Vérité triomphera de l'Église de Rome, et alors tout son grand empire se désagrègera comme se sont désagrégés avant lui tous les grands empires de la Terre, puis de la Galaxie. »

L'Inquisiteur avait retrouvé toute la maîtrise de soi et revint lentement vers le podium. Il monta les trois marches et prit place sur le siège doré, qui symbolisait l'autorité de l'archevêque de Blarion IV, tué par la soldatesque d'Albigès.

« L'entrevue est terminée ? » demanda ironiquement l'hérétique qui lui jeta un regard de défi.

L'Inquisiteur ne répondit pas. Il poussa un bouton sur le bras du fauteuil doré et ordonna dans le microphone invisible qui devait transmettre ses paroles : « Venez reprendre le prisonnier. Qu'il soit reconduit dans les cachots de l'évêché. »

Une fois l'hérétique emmené, l'Inquisiteur resta seul dans la salle vide, la main sur le menton, le coude posé sur le bras du fauteuil. Le regard lointain, perdu dans le vide, au delà de Blarion, il observait un monde en flammes, réduit à un volcan de lave incandescente par les astronefs du Saint Siècle.

Guerres, destructions. Mais étaient-elles vraiment nécessaires ? se demandait-il.

Avant qu'il ait pu se donner une réponse arriva un capitaine de la garde suisse. « On vous demande dans la Salle des Opérations, Inquisiteur. C'est l'heure du *briefing*. »

L'Inquisiteur le suivit en silence. Quand il entra dans la salle, il vit, alignés autour de la table, tous les commandants des astronefs qui avaient pris part à l'expédition punitive. Les militaires attendirent que l'Inquisiteur ait pris place sur le fauteuil en bout de table avant de s'asseoir à leur tour. L'Inquisiteur les dévisagea et vit des expressions volontaires, accoutumées à la violence de la guerre, des visages de dominicains prêts à affronter tous les périls pour imposer la loi de la Croix.

Ce fut le commandant de la flotte, l'amiral Fau-Majok, qui prit la parole en premier, un rude quadragénaire à la peau rougeâtre et aux cheveux verts que l'Inquisiteur avait déjà pu apprécier à de précédentes occasions.

« L'hérésie est brisée, Inquisiteur », dit l'amiral de cette voix sifflante qui le faisait ressembler à un reptile venimeux. « Nous avons aussi brisé la résistance de la forteresse de Klaufir, dernière position des Albigènes. Désormais, Blarion IV est entre nos mains. »

Il se tut et attendit le signe d'approbation de l'Inquisiteur. Celui-ci ne répondit pas aussitôt. Son regard était, encore une fois, perdu au loin, dans les ténèbres de l'espace, là où fumaient encore les ruines d'un monde. Dans la salle, le silence

devenait presque insupportable, mais personne ne se hasarda à l'interrompre. Deux militaires, perplexes, s'interrogeaient du regard.

Puis l'Inquisiteur parut se reprendre et regarda à nouveau l'amiral. « Merci, amiral. Non seulement vous avez détruit ce nid de vipères qui nichait sur Albigès, mais vous avez brisé habilement la résistance des hérétiques qui avaient conquis Blarion IV par les armes. »

Il observa un silence, avant de poursuivre : « Maintenant la phase militaire est terminée, et nous informerons le Saint Père de la réussite de notre expédition. Mais il reste une chose à faire, la partie la plus désagréable de notre mission, mais la plus nécessaire. »

« Nous attendons les ordres », dit l'amiral Fau-Majok, « quels qu'ils soient, ils seront exécutés. »

Les yeux de l'Inquisiteur fixèrent, l'un après l'autre, les visages des commandants pour s'assurer qu'il n'y aurait pas de résistance à l'ordre qui allait être donné. Quelqu'un, mal à l'aise, bougea sur son siège sous le regard brûlant qui sortait du masque, mais personne ne dit mot.

« Les ordres du Saint Père sont formels » fit l'Inquisiteur d'une voix calme. « Ces gens-là, ces hérétiques, ces Albigènes ont osé défier la puissance de l'Eglise à une échelle cosmique que personne n'avait jamais eu l'audace d'affronter. Ils ont porté non seulement le germe néfaste de l'hérésie sur un monde fidèle aux impératifs de la Sainte Église romaine, mais ont même osé tourner leurs armes contre les catholiques les plus fidèles, les sujets les plus chers au cœur du Saint Père. »

« Ils ont détruit, torturé, tué pour imposer leur culte mensonger » osa dire l'amiral. Les autres militaires restèrent muets devant cette audace, mais l'Inquisiteur ne parut pas relever le manquement au protocole. Il glissa une main dans la poche de sa tunique noire marquée de la croix rouge flamboyante sur la poitrine et en tira un feuillet.

« Voici le texte de l'hypergramme envoyé par le Saint Père le jour de notre arrivée sur Blarion IV. Il était chiffré, et c'est seulement une fois la victoire acquise que j'ai le devoir de vous le communiquer. »

L'Inquisiteur déplia le feuillet devant lui et, bien qu'il le connaisse par cœur à force de l'avoir lu, il le relut lentement, soigneusement, comme s'il ne voulait pas courir le risque d'oublier un mot. « Que le sang des martyrs retombe sur ceux qui en sont la cause. Que le sang et les souffrances des hérétiques purifient le sacrilège

commis par leurs armes contre Blarion IV, monde si proche de notre cœur paternel. »

Un silence glacé tomba sur la salle. La punition serait dure, la plus dure de toutes. Depuis combien d'années elle n'avait pas été appliquée contre les diverses sectes hérétiques qui apparaissaient ça et là dans la galaxie, personne n'aurait su le dire, mais il y avait indéniablement des siècles qu'elle ne s'appliquait pas. D'autre part, il est vrai, pensa l'Inquisiteur en voyant ces visages tendus et presque effrayés par l'immense responsabilité qui retombait sur eux, qu'aucune autre secte hérétique n'a osé défier le Saint Siège à un moment aussi délicat des équilibres stellaires.

« Cela signifie la crucifixion » dit l'amiral, et sa voix tremblait. Les autres militaires osaient à peine respirer, et leurs yeux écarquillés fixaient l'Inquisiteur qui, d'une main ferme, repliait religieusement le message de Rome.

« La crucifixion » confirma sèchement l'Inquisiteur avec un signe de sa tête à la chevelure argentée. « La punition sera retransmise en hypervision et diffusée dans tous les mondes accessibles. Les autres mondes recevront des enregistrements. Tous devront comprendre que la patience du Saint Père a finalement cédé devant l'arrogance des hérétiques. Aucun habitant de la Sainte Galaxie Romaine ne devra oublier cette journée, et quand elle s'accomplira sur Blarion IV elle servira d'avertissement aux générations futures. »

Pas un souffle. Puis l'amiral fit signe au commandant Vasco Bejo, responsable des services spéciaux, qu'il pouvait parler. « Y a-t-il des dispositions particulières, Inquisiteur ? » demanda-t-il d'un ton déférent. « Avez-vous des préférences pour la réalisation ou me laissez-vous carte blanche ? »

L'Inquisiteur le fixa et le jaugea. Il connaissait bien le commandant Bejo, un jeune ambitieux, mais d'un grand talent. On pouvait lui faire confiance, malgré la sécheresse du personnage et son regard d'oiseau de proie qui donnaient des frissons quand on l'observait.

« Une seule disposition, commandant Bejo » reprit l'Inquisiteur. « Les croix devront être érigées des deux côtés de l'avenue qui conduit à la Basilique de la Purification. À cette occasion, on coupera toutes les branches des arbres et les troncs serviront à construire les croix. Il y a trois cents arbres, et cela suffira pour les principaux prisonniers. Pour les autres, la décision sera prise dans une seconde phase. »

L'amiral Fau-Majok l'interrompt : « Je ferai respectueusement remarquer que nous n'avons que cinq cents prisonniers. Les autres hérétiques sont tous morts au combat. Il serait facile d'édifier davantage de croix... »

« Non ! » Les yeux de l'Inquisiteur jetèrent des éclairs. « Il y a trois cents arbres et il y aura trois cents victimes. C'est un nombre suffisant pour une punition exemplaire qui reste dans l'Histoire. Je ne vois pas pourquoi on infligerait des souffrances atroces au delà de ce qui est strictement nécessaire. Nous devons rechercher un exemple et non une vengeance. »

L'amiral se tut. La réprimande l'avait blessé, mais il ne le fit pas voir.

Les autres militaires ne soulevèrent pas d'objections quelles qu'elles soient.

« Pour l'organisation matérielle », l'Inquisiteur ébaucha une ombre de sourire sous le masque, « je vous laisse libre, commandant Bejo. Je sais que je peux compter sur votre compétence. »

Trois jours avant le supplice collectif, le père Ombuda fut, de nouveau, conduit devant l'Inquisiteur spécial et, comme la première fois, resta seul avec lui dans la grande salle d'audience de l'Archevêché. Ces jours-là, il n'avait pas été soumis à d'autres tortures, et semblait être un peu apaisé, mais quand l'Inquisiteur descendit les marches et s'approcha de lui, il chancela quand même.

« Vous avez peur ? » lui demanda aimablement l'Inquisiteur.

Le père Ombuda le regarda d'un air méprisant. « Je n'ai pas peur pour moi » répondit-il. « Seulement, je pense aux souffrances que vous voulez infliger à ceux qui m'ont suivi. Ne vous suffit-il pas d'exercer votre vengeance sur moi qui suis le chef ? »

L'Inquisiteur secoua la tête : « Je ne cherche pas la vengeance. Je désire simplement que cessent les hérésies dans la Sainte Galaxie Romaine, et pour cela il faut que la population des dix mille soleils assiste à votre supplice. »

« Mais quel genre d'homme êtes-vous donc pour imposer la plus atroce des morts à vos semblables ? Vous dites que, nous aussi, nous avons torturé, mais ce n'est pas vrai. Oui, nous avons tué, en combat, ceux que nous considérons comme des hérétiques, mais la torture, non, nous ne l'avons pas employée. »

« En êtes-vous vraiment sûr ? » répliqua froidement l'Inquisiteur.

L'assurance du père Ombuda vacilla. « Tout au moins, tels étaient mes ordres. Si quelqu'un les a transgressés... »

Dans la grande salle, il y eut un instant de silence. Le soleil de Blarion IV se couchait au soir du troisième jour précédant le supplice, et les premières ombres sortirent des angles des murs ainsi que des serpents à l'affût.

« Les ordres, toujours les ordres » commenta l'Inquisiteur d'une voix calme. « Des mots qui vont et viennent... »

Il s'était approché du prisonnier et se tenait devant lui comme s'il voulait lui dire quelque chose. Dans ce temps qui semblait suspendu, le père Ombuda souleva ses mains enchaînées, arracha le masque. Un dernier rayon de soleil frappa les traits de l'Inquisiteur. Un cri étouffé échappa aux lèvres torturées du prisonnier : « Le Vénérable Maître ! »

L'inquisiteur restait pétrifié. Son visage maigre, ascétique, tendu, montrait les signes d'une souffrance intime. Dans ses yeux se lisait une infinie tristesse.

Le père Ombuda tomba à genoux devant lui. « Vénérable Maître, je ne comprends pas ! Vous... expliquez-moi ce qui se passe ! Je ne comprends plus rien... »

L'inquisiteur se pencha sur son ancien disciple et le releva en le tenant serré dans ses bras. Quand il parla, sa voix était lourde de douleur.

« Père Ombuda », lui dit-il, « Vous avez été trompés. Tout Albigès a été trompé. Votre hérésie a été construite de toutes pièces. Vos émissaires expédiés dans l'univers ont été trompés et ont envoyé de faux rapports pour vous permettre de construire votre fausse hérésie. L'Église de Rome vous a aidés secrètement durant des années afin que nous puissiez un jour vous révolter contre elle et lui faire la guerre. Et moi, le Vénérable Maître Moar Januzy, je suis le plus coupable de tous, parce que, à travers mon enseignement, je vous ai poussés à vous attaquer au cœur même de l'Eglise. »

« Tout cela, une tromperie... » murmura le père Ombuda, les yeux pleins d'horreur. « Tout cela une tromperie construite lentement, de toutes pièces, pour nous pousser contre l'Église... contre Blarion IV... mais pourquoi, Vénérable Maître... et pourquoi vous êtes-vous prêté à ce jeu infâme ? »

L'Inquisiteur accompagna son ancien disciple vers un siège et le fit s'asseoir, puis il se plaça devant lui, bras croisés. « Je l'ai fait pour la grandeur de l'Église » dit-il d'une voix sourde. « Parce que c'était le désir du Saint Père. Parce que la foi languissait entre les mondes des étoiles et que seul le sang des martyrs pouvait la revivifier. Pour que la religion ne s'engourdisse pas. Pour réveiller les consciences.



Les hommes sont enclins à oublier la Vraie Foi quand l'univers vit en paix. Les hérésies qui surgissent spontanément n'étaient pas assez virulentes pour secouer l'apathie des âmes. Il fallait un exemple éclatant, tellement outré qu'il exigerait une punition exemplaire et inoubliable. »

« Et c'est nous qui avons été choisis » dit amèrement le père Ombuda. « Tant de souffrances que l'on aurait pu épargner... Tant de douleurs... »

« Elles ne sont pas inutiles, père Ombuda ! » s'écria l'Inquisiteur. « Pensez au résultat. Vos souffrances rachèteront le péché d'apathie religieuse dans lequel est tombé l'univers. Vous revivrez la mort du Seigneur et votre exemple servira à chanter plus haut Sa Gloire ! »

« L'instrument du Seigneur ! » dit à voix basse le père Ombuda. « Je... je crois que vous avez fait un choix erroné, mais si le résultat aboutit à revivifier la foi, eh bien, nous accepterons le martyre avec joie... »

L'Inquisiteur le prit par les épaules. « Père Ombuda, c'est ce que j'espérais tellement vous entendre dire. La Gloire du Seigneur est plus importante que notre vie... »

Le poids du corps du père Ombuda s'affaissa entre les bras de l'Inquisiteur.

Mort ?

L'Inquisiteur se pencha sur lui. Le cœur du père Ombuda avait cessé de battre.

L'émotion, pensa l'Inquisiteur. Le cœur épuisé par les tortures des jours précédents n'avait pas résisté au choc de la révélation.

L'Inquisiteur porta la main à son front. Le chef des hérétiques ne pouvait manquer au rendez-vous du supplice, sans quoi ses partisans seraient morts en vain eux aussi.

Il se pencha rapidement sur le père Ombuda, lui enleva les chaînes avec le passe-partout dont il disposait et le dépouilla de son austère tunique, puis il le revêtit de la sienne avec la croix flamboyante. Sur le visage qui, dans la mort, avait pris une expression de paix, il mit son propre masque de velours noir. Les cheveux étaient identiques.

Oui, aucun des militaires ne l'avait jamais vu sans masque, personne ne le reconnaîtrait, et le chef des hérétiques monterait sur la croix. Le martyre des Albigeois serait consommé, même en l'absence de l'Inquisiteur spécial. Et si lui n'avait jamais été d'accord avec le Saint Père et ses manœuvres pour renforcer la foi des hommes, il ne se déroberait pas au moment de payer de sa personne.



Il revêtit la tunique du père Ombuda et recouvrit sa tête du capuchon noir que l'hérétique avait refusé avec tant de dédain. C'était son droit de condamné que de l'avoir toujours sur le visage et personne ne le lui enlèverait, pas même des Bonnes Sœurs de Nazareth à qui il serait confié au moment de la torture qui précéderait le supplice.

Il commença lentement à prier : *Domine non sum dignus...*

FIN

# Le Déclin de la Terre

À Charles-Noël Martin

Il lui semblait qu'un temps infini s'était écoulé avant qu'il ne reprenne vraiment conscience. Il recouvrait les sens petit à petit, comme émergeant d'un profond sommeil qui l'aurait anéanti. *J'y suis arrivé*, pensa-t-il. Et une grimace contracta involontairement son visage, le libérant de la tension nerveuse qu'il avait accumulée durant les longues heures précédant son départ.

Il était allongé sur le dos. Une combinaison argentée modelait étroitement son corps et un casque recouvrait sa tête. L'habitacle était étroit. Il avait l'impression d'être allongé dans un tube métallique légèrement plus large que lui. D'innombrables boutons et cadrans constellés de mouchards recouvraient ce qui, pour lui, représentait le plafond et les murs.

Sa seconde pensée fut pour les appareils. Il leur jeta un coup d'œil anxieux, mais fut aussitôt rassuré : tant que les mouchards clignoteraient dans le vert, il n'aurait pas à se préoccuper. Il se relaxa. Il n'avait rien à faire. La route avait été calculée et son voyage s'accomplirait automatiquement. Il devrait s'activer plus tard.

Il appuya sur un bouton et le cadran de télévision lui permit d'observer la Terre.

Mais ce n'était pas la Terre qu'il avait eu l'occasion de voir à plusieurs reprises ; la Terre aux vertes collines, aux prés en fleurs, aux ruisseaux limpides. C'était un pauvre spectre de l'antique gloire !

La guerre avait été brève. Ridiculement brève et en même temps ridiculement mortelle. Désormais, il était inutile de faire retomber la faute sur les autres. Chacun avait joué son rôle et chacun avait reçu ce qu'il méritait. Le résultat avait été le même pour tous. Il n'y avait eu ni vaincus ni vainqueurs. Des morts. Une longue rangée de morts gisant dans un désert aussi grand que le monde.

Il soupira. Un long soupir triste qui résonna comme un glas funèbre dans son casque.

Il brancha la radio pour se mettre en communication avec sa base, mais une cacophonie terrible le fit sursauter. Il traversait une zone particulièrement radioactive et toute tentative de communication serait vaine. Il débrancha la radio pour mettre fin à ces crépitements irritants et contrôla la route. Tout allait bien. Comme prévu.

\*

Le silence absolu qui l'entourait lui rappela soudain qu'il se trouvait seul, dans l'espace. Il avait l'impression d'être nu, hors du monde et de la réalité, dans un lieu où le temps n'existait pas, où le passé et le présent se confondaient en une mer de souvenirs.

3 JUILLET 1997

Une journée comme tant d'autres. Les enfants qui couraient vers l'école, les femmes qui jacassaient dans les supermarchés.

Puis la première bombe.

Sa femme était entrée, l'air terrorisé.

— Daniel !

Terrorisée, incapable de prononcer une phrase entière.

— Daniel... Daniel... Daniel...

Il l'avait caressée mécaniquement, passant la main dans ses cheveux... Un geste inutile de réconfort.

— Ce n'est rien, calme-toi.

Quinze jours dans les abris. Un abri dans le jardin qui avait coûté mille dollars, mais qui avait été très utile. Et chaque jour la radio croassait :

— Le gouvernement a pris toutes les mesures de précaution et invite la population...

— Ici Radio Washington.

— Ici Radio Moscou.

— Ici Radio Pékin.

et encore :

— Ici Radio...

Puis les voix avaient cessé. L'une après l'autre, comme si un invisible farceur avait détaché, jour après jour, une prise de courant.

Après la destruction, la paix. Le silence de mort qui s'était étendu pitoyablement sur le monde.

Et un jour, une jeep blindée et protégée contre les radiations atomiques était arrivée.

— Pilote Daniel Sarn ?

Un long voyage. Une base de missiles, presque déserte et pourtant très active. Les présentations. Le visage angoissé de sa femme.

— Que veulent-ils, Dan ?

— Je ne le sais pas encore.

Phrases entrecoupées. Fragments de conversations craintives.

— La Terre est entièrement souillée.

— Impossible de survivre.

Et finalement l'entrevue avec Warner, le commandant de la base.

— Vous savez qu'il y a, depuis longtemps, un vaisseau spatial en orbite autour de la Terre, nous construisons actuellement une fusée monoplace pour le rejoindre.

— Alors je...

— Exact. Vous la piloterez et vous reviendrez nous chercher avec un des deux cargos qui se trouvent sur le vaisseau.

— Et s'il n'est pas terminé ?

— Nous savons qu'il l'est.

— Alors, dans ce cas, pourquoi n'est-il pas sous contrôle ?

— C'est un mystère. Personne n'a jamais répondu à nos appels-radio... Il faut y aller et voir ce qui se passe.

— Et puis ?

— Ce sera le voyage inaugural du vaisseau.

— Destination ?

— Mars.

Plus tard, une voix discordante mais toutefois compréhensible résonna dans l'habitacle :

— Ici base Apollo appelle pilote Daniel Sarn. Ici base Apollo appelle pilote Daniel Sam. Ici base...

Il tourna l'interrupteur en vitesse.

— Ici pilote Daniel Sarn à base Apollo, je vous entends bien malgré quelques troubles. La route se poursuit selon vos calculs. À vous...

Il entendit quelques sons bizarres. On aurait dit des cris de joie. Il vit mentalement la scène : un groupe de personnes avec les nerfs à fleur de peau, agrippées au transmetteur, prêtes à réduire l'opérateur en bouillie si jamais il perdait le contact.

La voix de l'opérateur radio fut remplacée par celle de Warner. Il semblait excité.

— Compliments Sarn, nous savions bien que tu y arriverais !

Sarn eut un sourire incroyablement amer. C'était facile de parler ainsi maintenant. Mais pourquoi n'avait-il pas parlé avant, quand la radio avait dû être réparée, quand les tuyères d'échappement de la fusée ne fonctionnaient pas normalement ? Quand il n'y avait pas de carburant ? Quand le pilotage automatique avait dû être remplacé ? C'était tellement facile de dire *maintenant* qu'ils étaient sûrs de sa réussite.

Il ravala le tout et dit simplement :

— Tout devait bien aller, Warner. Nous n'avions pas la possibilité de tenter à nouveau l'expérience.

Le vacarme provenant de la radio avait diminué, mais il n'avait pas encore cessé totalement. Ceux qui entouraient le transmetteur essayaient de rester calmes, mais en vain. Il percevait par à-coups des exclamations et des phrases entrecoupées qui ne lui étaient pas adressées.

— Dan, comment vas-tu ? Tout marche bien ?

C'était sa femme. Il la tranquillisa.

— Tout va bien, Leigh. Au départ, je me suis évanoui car je n'ai pas pu avoir une combinaison spéciale, mais c'était prévu et le vol continue normalement. Ne te préoccupe pas. Tout ira bien jusqu'au bout.

Puis Warner parla à nouveau :

— Tu te souviens de ce que tu dois faire, Sarn ?

— Parfaitement. Je dois revenir avec un des cargos pour vous emmener. Vous croyez donc que je peux l'oublier ?

La voix de Warner était froide et impersonnelle, comme toujours.

— Ça pourrait arriver. L'esprit humain est faible, très faible, et un rien peut le faire dérailler en de telles circonstances.

Logiquement, il avait raison, mais Sarn se rendit compte que tout cela était aussi une absurdité. Surtout parce que, parmi ceux qu'il devait sauver, il y avait Leigh. Et il ne pouvait pas l'oublier.

— Sarn...

La voix fut interrompue par une série de bruits secs et violents qui lui crevaient le tympan. Il détacha les écouteurs et ne s'en préoccupa plus. Cela aussi avait été

prévu. Il se trouvait exactement au-dessus d'une zone radioactive. La communication reprendrait à la sortie de cette dernière.

Après le vacarme provoqué par la radio, le silence régnait à nouveau dans l'habitacle. Il ressentit une étrange sensation d'abandon, comme ça ne lui était jamais arrivé auparavant. Sans doute parce qu'il savait que, derrière lui, il y avait des centaines de postes d'observation, de cerveaux électroniques, de techniciens et de simples hommes qui l'accompagnaient silencieusement, alors que maintenant il n'y avait plus qu'un groupe réduit de survivants, littéralement impuissants pour l'aider.

La Terre paraissait plus sanguinolente que jamais à travers le hublot ; il tourna un bouton et tout, même l'espace, sur l'écran de télévision, pivota. Il se sentit plongé dans la lumière froide et égale des étoiles.

Le spectacle n'était pas nouveau, mais le revoir dans des circonstances si douloureuses était, sans aucun doute, différent, presque réconfortant.

— Idéaliste, murmura-t-il avec mépris, je suis un stupide idéaliste qui se laisse charmer par une poignée de feux dans le ciel. Et je ne pense pas qu'il y ait d'autres mondes où peut-être la guerre flambe et l'atome rend la terre stérile. Où d'autres stupides hommes veulent rejoindre les étoiles, et se déchirent entre eux sans imaginer que l'univers est dégoûtant et laisse, derrière sa face luisante, les meilleures choses pourrir dans la haine.

Mais dans son for intérieur quelque chose murmura :

*Ce n'est pas vrai. L'univers n'est pas pourri, c'est l'homme qui est pourri et qui a contaminé le monde.*

Il resta là, immobile à observer les étoiles, pendant qu'elles clignaient sur lui comme les yeux innombrables d'un énorme animal. Il se sentit réconforté.

*Et l'homme jaillira à nouveau de ses cendres.*

— Et l'homme jaillira à nouveau de ses cendres, répéta-t-il en accord avec la voix qui montait du fond de son cœur.

« Idéaliste », se dit-il à nouveau. Mais sans mépris. Oui, idéaliste, et comme tel il ne pouvait pas accepter que sa race disparaisse aussi stupidement. Il s'enivra d'étoiles. Il laissa ses pupilles se baigner de leur lumière resplendissante, comme le mirage du salut. Alors il se sentit régénéré et se considéra comme le sauveur de ses semblables.

\*

Il brancha la radio et appela de nouveau la base.

— Ici Sarn. Les appareils indiquent que je suis aux trois-quarts de la route, en parfaite synchronisation avec le tableau de marche. Confirmez.

L'opérateur radio devait être seul car sa voix était moins formelle que d'habitude.

— O.K. Sarn. Tu suis l'horaire exact de notre tableau. Aucun incident ?

— Rien. Du moins jusqu'à maintenant. » Il fit une pause. « Comment se fait-il qu'il n'y ait personne dans la salle ? »

La voix de l'opérateur devint évasive :

— Rien de grave.

Mais elle sonnait faux. Il y avait quelque chose de louche. Il s'en était rendu compte tout de suite. C'était déjà bizarre que personne ne soit resté près de la radio pour avoir des nouvelles de la fusée dont dépendait leur salut.

Il insista :

— Que se passe-t-il ?

— Rien, Sarn.

Il mentait. Mais pourquoi ?

Sa voix devint menaçante. C'était lui le plus fort, pour l'instant.

— Je veux savoir ce qui se passe, dit-il d'une voix qui n'admettait aucune réplique.

La voix de l'opérateur faiblit :

— Je ne devrais pas te le dire, mais nous avons subi une attaque en masse par une bande de désespérés. Nous les avons repoussés avec les armes, comme des chiens galeux.

— Des chiens galeux ! répliqua Sarn en colère. À ce point-là, maintenant ! Je voudrais vous voir, vous tous, là, dehors, à regarder partir ceux qui ont la chance de pouvoir le faire. Imbécile !

— Sarn...

— Va au diable ! Vous n'êtes que des monstres. Vous saviez très bien qu'il y aurait de la place sur l'astronef pour tout le monde. Mais vous ne vouliez pas. Dites-le franchement ! Avec eux en plus, le commandement vous aurait échappé.

— Sarn, fit l'opérateur d'une voix fatiguée, écoute-moi. Nous ne pouvions absolument pas. Ils ne portaient même pas la combinaison anti-rads et devaient être contaminés jusqu'à la moelle. Nous ne pouvions pas prendre un tel risque.

Sarn attendit quelques instants avant de lui poser l'autre question :

— Et Leigh ?

L'opérateur sembla soulagé.

— Elle va bien. Nous n'avons eu aucune perte. Nous étions bien protégés.

— Pourquoi ne voulais-tu rien me dire ?

— Ordres de Warner, dit l'homme sur la Terre, content de se décharger d'une responsabilité. Il pensait qu'il valait mieux te cacher nos ennuis. Il craignait un éclat de colère dangereux.

En effet, il s'en était fallu de peu.

— Oui, c'est vrai ! Vous tenez beaucoup à ma santé mentale, dit Sarn ironiquement. D'autre part, je vous comprends. Mais Warner, en bon militaire, ne connaît rien à la psychologie.

— Il vaut mieux que tu ne dises rien, fit l'opérateur. Je ne voudrais pas avoir d'ennuis avec Warner.

— Sois tranquille...

Il débrancha la radio et ouvrit le hublot sur les étoiles.

Ce fut alors comme une bouffée d'oxygène dans les poumons d'un homme qui étouffe.

*Ici, au moins, je suis loin de leurs bassesses*, pensa-t-il. Certes, les hommes avaient toujours trouvé d'excellentes raisons pour tuer leurs semblables. Et cela depuis les temps les plus reculés. Même si ces raisons étaient excellentes, ce n'était en réalité que des prétextes plus ou moins légaux. Ces hommes auraient pu survivre s'ils avaient eu des combinaisons anti-radiations. Mais, naturellement, Warner aurait trouvé d'autres prétextes.

Il regarda les étoiles et il eut l'impression de trouver la réponse dans leur lumière.

Ambition.

Convoitise.

Ambition et convoitise.



Il fallait se trouver face à face avec l'univers pour le comprendre. Quand, autour de soi, on a l'infini et l'immensité, l'ambition n'a plus aucun sens. La convoitise non plus. Comment peut-on ambitionner et convoiter des choses inconnues ?

Mais tout le monde ne l'avait pas compris.

Et alors les bombes H avaient jailli de l'Amérique, de la Chine, de la Russie, de la France, de l'Angleterre et puis encore de...

C'était une triste liste de misères sans fin. De routes ouvertes qui s'étaient fermées pour toujours, de futurs probables qui ne seraient jamais.

Et les hommes avaient rêvé et ambitionné les étoiles.

Les étoiles.

Ces étoiles qui étaient là depuis des millénaires, alors que l'homme s'était éteint.

Un feu. Un éclair. Il s'était sans doute éteint pour toujours, alors que, dans l'infini, les étoiles assistaient froidement à ce spectacle.

Il referma le hublot et contrôla à nouveau les mouchards des appareils. Le vert rassurant continuait à clignoter. La voix de sa femme l'appela à la radio.

— Dan, tu es presque arrivé sur l'objectif. Ils m'ont chargée de te faire nos compliments.

Il avait la bouche sèche. Sèche et amère.

— Pourquoi ? Qu'ai-je fait, moi ?

À l'autre bout, il y eut un silence embarrassant.

— Tu as été formidable, dit-elle.

— À piloter une fusée télécommandée, répliqua-t-il, où tout a été calculé à l'avance ?

Quelqu'un lui souffla quelque chose, car sa femme répondit aussitôt :

— C'est tout l'ensemble, Dan. Un homme, n'importe quel homme n'y serait pas arrivé.

*Oui, n'importe quel homme*, pensa Sarn alors que ses mains devenaient moites.

— Je ne suis pas n'importe quel homme, en ce moment, pas vrai ? cria-t-il. Non, je ne le suis pas ! Je suis l'homme le plus important du monde. Celui qui doit vous mettre en sécurité. N'est-ce pas ? Drôle, non ? Daniel Sarn, l'homme le plus important du monde ! Le plus important ! Oh, ce que je peux rire, moi, Daniel Sarn au sommet du pouvoir alors que tout le monde est là, à me lécher les pieds. Qui aurait

pu le dire, il y a seulement quelques jours alors que, dans mon abri, j'entendais les stations radio se taire l'une après l'autre ? Alors, ils ne prononçaient pas mon nom, je n'étais pas encore célèbre, mais je le suis devenu dès qu'ils ont su que j'étais pilote, le seul pilote ! Quelle carrière fulgurante, mes amis ! Et tout ça, parce que vous cherchiez le premier crétin qui ait été pilote spatial. N'importe quel pilote ! Même un nègre, n'est-ce pas ? Un de ces nègres que vous auriez été prêts à tuer si vous l'aviez vu sortir avec votre fille. Mais pour sauver votre peau, même un nègre aurait fait l'affaire. Pourquoi ne le dites-vous pas ? Qu'attendez-vous ?

Leigh pleurait, mais soudain la voix de Warner retentit, plus dure que jamais.

— Daniel Sarn, brailla-t-il, ça suffit !

Ce fut plus efficace qu'une douche froide. Warner continua :

— Tu ne sais pas ce que tu dis, Sarn, calme-toi si tu ne veux pas que tout échoue.

Il comprit qu'il était allé trop loin.

— Excusez-moi, dit-il froidement, je suis fatigué... Je ne me sens pas très bien.

La voix de Warner devint soudain plus sympathique :

— Je te comprends, tu dois avoir les nerfs à fleur de peau, mais c'est justement maintenant que tu as besoin du plus grand calme.

Il fit une pause, puis ajouta :

— C'est passé ?

— Je crois que oui, dit Sarn un peu honteux de lui-même, mais vous devez me comprendre : je devais me soulager.

La voix de Warner redevint autoritaire :

— Fort bien. Maintenant, à l'ouvrage. Dans quelques minutes tu toucheras l'astronef.

\*

La petite fusée avait terminé son voyage. Les lumières des appareils de marche s'étaient éteintes, et celles des appareils au repos brillaient d'une couleur jaune d'or.

Il s'était arrêté à quelques mètres du grand vaisseau spatial. Il attendit un instant avant de sortir. Il n'aurait pas su dire lui-même pourquoi. Il sentait simplement qu'il avait besoin de se recueillir un instant. Il était en train de jouer le plus gros coup de sa vie.

Il vérifia la fermeture de sa combinaison et remplaça sa bonbonne d'oxygène. Puis il ouvrit la porte qui donnait sur l'extérieur. Il eut tout d'abord un vertige. C'était en général la première sensation que l'on éprouvait. Il s'agrippa fortement au métal de la fusée et se sentit en sécurité. Il ferma les yeux et les rouvrit plusieurs fois avant que tout ne redevienne normal. Au-dessous de lui, dans un gouffre infini, il y avait la Terre ensanglantée. Épouvantablement obscène dans cette couleur de créature malade. Tout autour, les étoiles resplendissaient, comme des pierres précieuses sur un fond noir.

La masse énorme du vaisseau spatial lui inspirait crainte et respect.

Il prit son pistolet à rayons et avança vers la sortie de secours de l'astronef. Comme il l'avait prévu, elle était fermée. Les mains revêtues de gants thermiques, il chercha la poignée d'ouverture. Il la trouva et l'empoigna solidement.

Son front était moite et son corps était en sueur.

Lentement, il ouvrit la porte. À l'intérieur, l'obscurité était totale. Il prit sa lampe de poche et dirigea le rayon lumineux vers la chambre de décompression. Elle n'était pas différente des autres, celles des astronefs plus petits.

Les couloirs étaient plongés dans l'obscurité et il dut garder sa lampe allumée. Il devait y avoir un ennui quelque part ou bien l'installation électrique n'avait pas été terminée car les boutons d'allumage ne fonctionnaient pas. Il se sentit mal en pensant qu'il y avait peut-être quelque chose qui n'allait pas dans le secteur moteur.

Une sensation de solitude s'empara de lui. Il monta les étroites marches et se dirigea vers la cabine des commandes.

La porte était ouverte, mais un corps revêtu d'un scaphandre bloquait l'entrée. En regardant le visage de l'homme à travers le masque transparent, il se rendit compte qu'il était mort. Depuis plusieurs jours évidemment. À première vue, il n'avait aucune blessure, mais lorsqu'il le retourna sur le dos, il vit qu'il était mort par asphyxie. Les robinets d'oxygène avaient été fermés et l'homme avait étouffé. Mais comment cela s'était-il passé ? Comment se faisait-il que l'homme n'ait pas réussi à rouvrir les robinets ? Mystère !

Il éclaira alors l'intérieur de la cabine et frissonna. Un amas d'hommes en scaphandre gisaient par terre. Mais ils n'étaient pas morts par étouffement. Ils avaient dû lutter jusqu'au bout avec des haches de secours et des barres de fer.

Près de l'appareil des transmissions radio, l'opérateur était encore penché sur le cadran principal, le casque fracassé, avec une horrible grimace sur le visage.

Près de lui, la tête pratiquement tranchée, gisait le cadavre du commandant. Il serrait encore son pistolet dans sa main.

Il se rendit compte qu'il n'y avait pas d'air à l'intérieur de l'astronef, même si les cadrans de contrôle signalaient que les réservoirs étaient pleins.

Une tragédie. Une tragédie de douze hommes qui s'ajoutait à celle monstrueuse de la guerre.

Pourquoi ?

En descendant sur le pont inférieur où se trouvaient les cargos, il continua à se tourmenter pour obtenir une réponse. Mais désormais, elle n'était pas loin.

Il l'obtint en effet peu après en entrant dans le dernier compartiment où devaient se trouver les moyens de transport.

Il n'y avait rien.

Que des missiles. Des rangées infinies de missiles. Des dizaines et des dizaines de missiles. Suffisants pour exterminer toute forme de vie sur la Terre. Pourtant on ne les avait pas utilisés.

L'astronef avait été une blague. La blague la plus atroce que l'humanité se soit faite à elle-même, et le prétexte le plus frauduleux pour créer une station spatiale avec armement thermonucléaire, à la barbe du Concordat de Genève de 1986.

Mais la blague finale n'avait pas été la duperie au Concordat ni son résultat. Elle avait été plus atroce et plus définitive. Plus atroce que le sort de Prométhée, plus définitive que le destin de Sisyphe. Plus folle que toutes les folies commises par les hommes, plus irrémédiable que le foudroiement d'Orphée. Il était inutile de courir de long en large pour se rendre compte de la réalité : il n'existait aucun astronef de transport. Les deux cargos n'étaient plus désormais qu'un tas de poussières radioactives dans de quelconques bases militaires.

Il rit amèrement. Dix milliards de dollars pour construire une forteresse planétaire qui n'avait servi à rien. Et les morts ? Sabotage ou crise de conscience ?

Il l'ignorait. Il ne le saurait jamais. Les hommes qui auraient pu lui donner une réponse étaient là, morts, dans la cabine des commandes. Mais quelle que puisse être la réponse, elle n'aurait servi à rien.

Vraiment à rien.

Mars resterait vierge pour toujours. Les hommes ne porteraient pas sur elle le germe de la folie et de la destruction.

Il pensa à sa femme et aux gens qui mourraient dans ce cimetière radio-actif qu'était devenue la Terre, mais il n'éprouva aucune douleur. Seulement un grand chagrin pour tout l'univers.

Il ne lui restait pas grand chose à faire. Dans sa fusée, il n'y avait plus de carburant pour le retour. Il avait joué. Il avait perdu.

Il s'éloigna de ce compartiment où gisaient les fragments de son absurde espérance.

Il sortit de l'astronef et se jeta dans l'espace en suivant une trajectoire inconnue qui l'emmènerait dans l'immensité sans fin.

Il lui sembla que la galaxie scintillante riait silencieusement.

FIN

## Doute

Une question me trotte depuis quelque temps par la tête, mais, malgré mes efforts, je n'ai pas encore réussi à trouver une réponse appropriée.

— Qui suis-je ?

Je fouille dans le tréfonds de ma mémoire, mais n'obtiens rien. Par contre d'autres questions, comme la première, apparaissent à leur tour et restent sans explication.

— Qui m'a créé ?

— Pourquoi ?

Vide effrayant dans mon esprit.

Je demande à Rik :

— Qui es-tu ?

Et il me répond :

— Rik.

Puis il hausse les épaules et me regarde avec pitié. Mais ça ne me suffit pas. Je veux une explication, même bizarre, même absurde, mais que ce soit une explication ! Et alors je l'accepterai.

Alors je croirai.

À quoi ?

Il y a un gouffre entre les autres et moi. Hier, je marchais sur la route de la ville en compagnie de Rik. Je lui ai demandé :

— Avant la construction de la ville, qu'y avait-il ici ?

Il m'a regardé fixement, d'un air de reproche.

— Tu sais bien qu'elle a toujours existé, m'a-t-il répondu. Et avant elle, il y avait le néant. Si nous, nous vivons, elle aussi a toujours dû exister,

Je le sais, c'est la réponse qui nous vient spontanément et que tout le monde accepte. Parfois j'ai envie de céder, de me laisser convaincre. Tout est si simple, si rationnel...

Pourtant je n'y crois pas.

Rik se moque de moi. Lui, il n'a aucun doute, sa foi est inébranlable : notre race a toujours existé, elle n'a pas eu de commencement, tout comme cette ville.

Moi par contre, je suis convaincu du contraire, et c'est là toute la différence.

Parfois, j'ai l'impression d'avoir atteint la vérité, du moins d'en être proche. Mais alors je sens qu'elle glisse légèrement au loin, comme si une partie de mon esprit s'embrumait au point de me faire oublier quelque chose.

Je l'ai dit aux autres, mais ils ont ri. Ils sont tous comme Rik. Rik m'amuse. Ver m'amuse. Katy m'amuse. Ils m'amusent tous. Il y en a qui me croient fou. Ils se moquent de moi. Mais moi je me moque d'eux.

Je les appelle : ignorants, aveugles, prétentieux, je me sens supérieur, pourtant je ne sais donner aucune explication. Et nous continuons ainsi.

Je demande à Rik :

— Je suis peut-être anormal ?

— Non, répond-il, tu es différent.

— Différent ? Mais en quoi ?

Je suis en tout et pour tout semblable à eux. J'ai une tête, deux bras, un corps, deux jambes. Mes organes sont comme les leurs, j'ai leurs habitudes, leurs coutumes.

En quoi suis-je donc différent ?

Rik me l'a dit : « Dans la façon de penser. »

Mais je ne le crois pas. Moi aussi, tout comme eux, il y a cinq mille ans, je suis passé dans les grandes machines de standardisation de Kheirs. Je ne sais pas, Kheirs aurait peut-être pu m'aider dans mes recherches, mais il a disparu, englouti dans les bancs de Stase où il a cherché l'oubli, ne pouvant pas aspirer à la mort. Il a sans doute dû être obligé d'agir ainsi, témoin d'un secret trop grand pour lui. Je dois donc chercher ailleurs.

Je devrais recommencer à me rappeler pourquoi, il y a cinq mille ans, nous sommes tous passés dans les machines de standardisation, mais mes souvenirs vont seulement de la sortie de ces machines à maintenant, et les autres aussi sont dans les mêmes conditions.

Le noyau de toutes mes inquiétudes est situé dans le temps, il y a cinq mille ans, et là-dessus, je n'ai aucun doute. Il a dû se passer quelque chose de grand et de terrifiant si Kheirs n'a pas été capable de supporter cette grandeur. J'ai peut-être tort d'enquêter. Si Kheirs a voulu nous faire oublier quelque chose, il avait ses raisons et la preuve en est que les autres sont heureux, et moi non.

Les autres se sentent libres, alors que moi, en réalité, je me sens lié à quelque chose ou à quelqu'un qui n'est plus.

La réponse à toutes mes questions ne se trouve pas à l'extérieur, mais en moi, enveloppée dans cet épais nuage, qui s'échappe toujours et déroute ma pensée.

— Qui suis-je ?

Parfois un mot surgit : " Robot ".

Mais qu'est-ce que cela veut dire ?

FIN

## La Flamme verte

— Pourquoi as-tu fait ça ? demanda le commandant à travers l'interphone.

Le sergent regarda autour de lui, les yeux grand ouverts, et ne répondit pas tout de suite. La planète Oxiridon où ils venaient de débarquer ressemblait à une planète de rêve, une de ces planètes qu'on ne peut voir que sur les dépliants publicitaires. L'herbe était verte, le soleil blanc, les nuages rosés. Le commandant et ses cinq hommes portaient encore leurs combinaisons spatiales, mais lui, Mats Gunnarson, le sergent, il avait ôté cette horrible combinaison et l'avait jetée au loin, comme on se débarrasse d'un vêtement qui ne sert plus à rien.

— Je devais le faire, dit lentement Gunnarson, en regardant fixement le commandant dans les yeux. *Je devais le faire*, commandant. Regardez comme tout est beau ici. Pourquoi voulez-vous rester cloués dans vos combinaisons ?

Un oiseau vola au-dessus de leurs têtes en piaillant et les hommes sursautèrent.

Gunnarson rit.

— Que craignez-vous donc ? C'est une planète de rêve. Une planète vierge, comme devait l'être la Terre autrefois. De quoi avez-vous peur ? Microbes... Insectes... ? Bêtises !

Le commandant l'interrompit d'un geste brusque :

— Rhabillez-vous, sergent. Nous attendons le résultat des analyses ; nous ne savons pas ce qui nous attend. L'apparence idyllique de cette planète peut fort bien cacher un piège mortel.

Les hommes tapaient des pieds. L'herbe était douce et attirante. Ils avaient tous envie de courir, de sauter, de redevenir des enfants. L'exemple qu'offrait Gunnarson à ses camarades était intolérable.

— Rhabille-toi, Gunnarson !

Le sergent ne réagit pas. Ignorant l'équipage, il s'éloignait d'un pas souple, jouissant du parfum de l'air, de l'herbe douce et de l'odeur agréable de la terre.

Le commandant prit son revolver.

— Reviens, Gunnarson, ou je tire !

Il ne blaguait pas. Ses yeux durs brillaient à travers le casque de protection.



— Commandant, intervint un homme, ce n'est pas une raison...

— Silence ! trancha nettement l'officier. Gunnarson, reviens !

Le Suédois ne se retourna pas. Il resta sourd aux injonctions de son commandant qui, en proie à une furie terrible, jurait comme un possédé.

— Je vais tirer ! cria-t-il pour la dernière fois. Son doigt se contracta sur la gâchette.

— Non, commandant ! hurla Willie, le second. Il lui saisit le bras juste à temps et la balle siffla à deux mètres de Gunnarson qui ne prêta aucune attention à la détonation.

— Laissez-le aller, commandant, dirent les autres. Il reviendra.

Gunnarson marchait toujours. Il atteignit l'extrémité du pré, pénétra sous les arbres, traversa un ruisseau et poursuivit son chemin, comme s'il savait fort bien où il allait. Il ne se retourna à aucun moment, ignorant que le commandant le suivait de loin, avec ses hommes. Pendant deux heures, son allure resta la même, puis, parvenu à l'orée d'une clairière, il ralentit.

Une flamme s'élevait au milieu de cet espace, elle s'échappait d'une roche irrégulière plantée au centre et s'élevait paresseusement, ondulant au moindre souffle du vent. Une flamme verte, vert émeraude.

Une vague de bien-être enveloppa le corps du jeune Suédois.

— Je suis venu, dit-il lentement. Tu m'as appelé et je suis venu.

Personne n'entendit ses paroles. Mais la flamme verte ondula un instant vers lui. Une langue de feu s'éleva.

Gunnarson marcha tranquillement vers la flamme. Quelque chose le guidait. Cette même impulsion qui, dès l'arrivée de l'astronef sur la planète, lui avait fait jeter sa combinaison spatiale.

Il arriva près de la flamme et entra en elle.

Il disparut.

— Non ! cria le commandant de loin. Malédiction ! Nous n'aurions pas dû le laisser faire !

— Regardez, commandant !

Willie lui montrait du doigt une petite flamme qui s'était détachée de la flamme principale et qui montait dans l'air.

— C'est lui, dit un des hommes.

*C'est lui*, pensa le commandant, mal à l'aise.

Et la petite flamme continuait à danser sur l'herbe verte d'Oxiridon ou Mats Gunnarson avait enfin trouvé sa demeure.

FIN

## L'Œil du soleil

Le feu crépitait dans la cheminée. Les sarments qui se dressaient, flamboyants sous l'ardente morsure des flammes, s'étendaient dans une vaine étreinte avant de retomber, vaincus, sur les braises du fond, dans un dernier sursaut de vitalité qui faisait s'élever des myriades d'étincelles. On était déjà au cœur du printemps, mais la température était encore froide, trop froide pour la saison.

Koro allongea les mains vers le foyer et sentit la chaleur pénétrer les pores de sa peau puis couler rapidement le long de ses bras. Il sourit. Comme un enfant qui découvre un nouveau jeu et s'amuse à le prolonger, il retira ses mains, puis, quand la chaleur fut dissipée, les tendit de nouveau vers la tiédeur somnolente qui émanait de la cheminée.

Il répéta le jeu plusieurs fois, et, à chaque fois, il trouvait une sensation différente dans la chaleur que lui procuraient les grandes flammes rougeâtres.

C'était la chaleur du sein maternel qui l'avait protégé durant sa vie prénatale. Une chaleur douce et ouatée à laquelle il pouvait s'abandonner avec une tranquille béatitude. C'était aussi la chaleur des bras de sa mère quand elle l'avait étreint pour la première fois. Puis c'était encore la chaleur du premier amour, de la tendre et douce Jahla qui n'était plus là, avec ses cheveux de flamme verte dans les après-midi ensoleillés.

Puis, soudain, ce fut la chaleur merveilleusement dorée du soleil, de ce soleil qui resplendissait sur les campagnes en fleurs, sur les arbres, sur les fleuves scintillants d'eau limpide, sur les mers immenses et sur les habitants de Sitar.

Les flammes dansaient dans la cheminée, une ballade sans rythme ni continuité, et cependant, au milieu des langues de feu qui se tordaient en des entrelacements compliqués, s'élevait une symphonie de couleurs magnifiques... comme l'éclat du soleil.

Oui, le soleil.

Cette image merveilleuse revenait à nouveau, insistante, comme si elle ne voulait pas l'abandonner.

Et en même temps, il s'aperçut que la chambre était plongée dans une obscurité complète, rompue seulement par l'enlacement fantastique des flammes qui lançaient sur les objets proches des reflets de lumineuse clarté évoquant dans son

esprit les formes les plus variées. Le passé et le présent s'amalgamaient dans une fusion imaginaire, mais qui n'en était pas moins réelle.

Passé.

Présent.

Et futur aussi.

Combien de temps avait passé depuis qu'il s'était assis devant la cheminée qui avait été le confident de son père, et du père de son père, et du père du père de son père ?...

Un vestige des temps passés. Quelque chose de tangible qui avait relié entre elles pendant tant d'années des générations entières. Il était bien difficile, et sans doute impossible, de dire pourquoi cela s'était répété, mais comme la plupart des actions humaines, celle-ci aussi trouvait sa raison dans un simple enchaînement logique de faits.

Il était tard, mais il n'avait pas envie de bouger. Les flammes le tenaient enchaîné dans sa méditation sur six générations qui s'étaient succédées devant ce feu de cheminée. Il ne sentait pas peser sur ses épaules cette obscurité qui l'entourait de trois côtés avec ses gueules grandes ouvertes. Cette obscurité qui, en d'autres temps, l'aurait fait suffoquer, comme s'il était sorti dehors par exemple...

L'automate entra sans faire de bruit. Koro s'en aperçut seulement parce que vingt ans de vie passée avec les automates l'avaient suffisamment sensibilisé pour remarquer aussitôt leur présence.

« Le dîner est servi, monsieur. »

Pour la première fois de sa vie, Koro remarqua que le ton de la voix de l'automate n'était pas un simple ton servile de domestique, même centenaire. Il y avait quelque chose de plus dans le ton de cette voix, oui, quelque chose d'amical, de détaché et d'amical en même temps, qui le rendait si pareil à un être humain, malgré sa différence foncière avec lui.

Il se leva avec peine de son fauteuil, réticent à quitter les langues de flammes qui attiraient son regard avec un pouvoir magnétique. Il demeura un instant debout, hésitant entre deux décisions opposées, puis il retomba brisé dans son fauteuil, avec un soupir de vaincu. Ses yeux furent à nouveau attirés par les flammes dansantes.

La voix de l'automate résonna paisiblement dans la chambre obscure et les mots parurent rebondir sur les murs.

« Monsieur désire-t-il que je serve le dîner ici ? »

Quelque chose cria en lui et Koro éprouva inutilement la volonté désespérée de s'arracher à cette fascination qui le tenait inexorablement enchaîné aux flammes du feu de cheminée, ou de briser ces liens qui enveloppaient son esprit dans un champ clos vibrant de sensations contrastées. Mais il se rendit compte qu'il aurait été de toute façon et toujours vaincu.

Il fit un signe d'acquiescement, tout en allongeant encore une fois les mains vers le feu dans son jeu absurde, comme s'il voulait freiner une réalité terrible qui le talonnait.

— Sers-moi donc ici, Tani, c'est mieux, beaucoup mieux.

Il demeura rigide sans ressentir la chaleur du feu tandis que l'automate reculait vers la porte. Au moment où celui-ci s'apprêtait à sortir, il l'appela soudain.

— Notre hôte a-t-il confirmé sa venue ?

La voix de l'automate semblait avoir perdu cette intonation amicale qu'il avait décelée auparavant, mais il savait que c'était seulement une illusion due au fait qu'il connaissait déjà la réponse.

— Non, monsieur, il a prévenu qu'il lui est absolument impossible de venir.

Avec un grincement qui n'existait peut-être que dans l'imagination de Koro, la porte se referma sur l'automate, et Koro resta stupidement à fixer les flammes dansantes de ses yeux vides, le regard fixé en avant dans une solitude désespérée. Il lui sembla que l'obscurité autour de lui s'était faite plus dense et plus glacée.

Et cependant l'image du soleil continuait à l'obséder. Les flammes s'élevaient en vain dans l'âtre en de tournoyantes contorsions jetant des lueurs rougeâtres sur les meubles. Il y avait dans son cœur quelque chose que le feu ne pouvait réchauffer.

L'automate avait retiré les plats et avait glissé silencieusement hors de la pièce, le laissant seul dans la pénombre. Seul avec ses angoisses d'homme.

— Dois-je préparer la chambre de la musique, monsieur ? avait-il demandé comme chaque soir.

Mais Koro s'était contenté de dire non. Il eut été inutile d'expliquer à un automate les raisons de ses décisions. Bien que Tani fut au service de sa famille depuis des centaines d'années, il n'aurait jamais pu comprendre un homme ; ni en mille, ni en dix mille, ni en un milliard d'années, pas même lorsque Sitar serait devenu un monde définitivement mort. Car un automate n'a ni cœur ni âme, et son

intellect lucide, avec tout son mécanisme compliqué, aurait été incapable de résoudre un problème qui lui fut étranger.

Koro fixa les flammes, le regard vide. Il eut été inutile de tenter de le remplacer par l'équipement plus moderne dont la maison était dotée. Car la maison n'était pas seulement un refuge contre les intempéries ; elle était également un mode de penser, de sentir et d'agir. Il aurait pu allumer la pièce et la rendre aussi lumineuse qu'en plein jour. Il suffisait d'allonger la main, ou plutôt un doigt, de pousser sur un bouton et...

Mais c'aurait été inutile. Il le savait pour l'avoir essayé tant de soirs, lorsqu'au terme d'une journée passée dans l'entière observation de la surface solaire, il sentait les ombres de la nuit descendre obscurément sur la planète. Il était impossible d'échapper au harcèlement des ombres. Non pas les ombres de la nuit, mais celles nées de l'absence du soleil, ce qui était différent. Seules les flammes parvenaient à le distraire un tant soit peu, car elles étaient quelque chose de vivant, pas inutilement artificielles comme l'éclairage de la maison.

Plus tard, l'automate revint silencieusement comme il était sorti.

— Johlan est au visiophone, annonça-t-il de sa voix murmurante comme un ruisseau courant entre les cailloux dans une forêt de sapins.

Koro frissonna. Il allait devoir se lever, traverser la chambre, parcourir un long corridor avant d'entrer dans une autre chambre. Rester trop longtemps loin des flammes, de ce petit morceau de soleil qui réchauffait son âme perdue dans un abîme de ténèbres. Il ne pouvait pas. Il ne le pouvait vraiment pas. Il sentit un spasme convulsif lui tordre les viscères à la pensée qu'il devrait le faire.

— Je ne puis, Tani, murmura-t-il d'une voix incertaine. Je ne puis. Rien qu'à l'idée de m'arracher de ce fauteuil...

Mais l'automate s'était déjà glissé hors de la pièce, silencieusement comme toujours.

Koro, dont les yeux étaient fixés sur la lumière rougeoyante, le remarqua à peine lorsqu'il revint portant le visiophone dans ses bras presque humains.

Puis l'écran commença à se colorer et Koro fut de nouveau seul. Un visage apparut sur l'écran, le visage d'un vieil ami.

— Johlan, s'exclama Koro sur un ton à la fois content et mécontent, je t'attendais à dîner. Tu m'avais promis de venir.

Sur l'écran l'homme fronça les sourcils. Ce qui frappait en lui était un air de souffrance extrême. De quelque chose qui échappait à une analyse sommaire,

— Je n'ai pas pu, Koro. – Sa voix était basse comme s'il avouait le plus horrible des péchés. – Au nom de notre amitié, tu dois me croire. J'aurais voulu te rejoindre pour un soir au moins, comme au bon vieux temps. Nous asseoir ensemble autour d'une table et discuter, étudier, plaisanter même, mais en fin de compte, cela a été plus fort que moi. Ne me demande pas pourquoi je n'ai pas réussi à me vaincre. Cela a été terrible. La plus terrible expérience que j'ai vécue depuis quinze ans, et je ne tenterai plus jamais de la répéter.

Les yeux de Koro brillèrent dans l'obscurité de la pièce comme deux étoiles solitaires dans le ciel.

— Te croire, Johlan ? Crois-tu que j'ignorais quelle épreuve tu aurais dû affronter pour venir me rejoindre ? Crois-tu donc que je ne me trouve pas dans les mêmes conditions que toi ? – Les lèvres de Koro avaient acquis un pli amer, comme dégoûté de tout. – Mais je savais que tu n'aurais pu sortir de chez toi et affronter à nouveau, après quinze ans, les ténèbres épouvantables qui nous entourent. Sans doute ai-je eu un instant l'illusion que tu aurais réussi à briser cette barrière de néant qui nous tient enchaînés, dans nos maisons, mais cet espoir est mort à peine né ; la barrière est plus forte que nous, plus terrible et tenace, et malheureusement plus durable aussi.

Pendant un instant, les deux vieux amis restèrent silencieux à fixer leur image respective sur le visiophone. Quelque chose les tourmentait tous les deux, et chacun d'eux savait ce qui tourmentait l'autre.

— C'est très important, n'est-ce pas, ce que tu voulais me dire ? fit Johlan à voix basse.

— Oui, très. Trop sans doute, pour être su d'un seul homme. J'aurais voulu avoir près de moi un ami à qui me confier, un être semblable à moi, qui partage mes peines et mes angoisses. Et au lieu de cela, je n'ai devant les yeux qu'une image et un sourire lointain.

Les yeux de Johlan fixèrent les flammes qui dansaient frénétiquement devant Koro.

— J'ai peur de te le demander, dit-il.

— Et moi de te le dire, fit Koro. Il y a des choses qui, plus elles sont importantes, moins elles réclament d'être révélées. C'est seulement l'homme qui se sent trop petit face à elles.

— Je te suis très reconnaissant de la confiance que tu mets en moi, dit Johlan. Je ne suis pas ton seul ami, et pourtant tu as pensé à moi lorsque tu en as senti le besoin. — Sa voix devint soudain triste, au point que la tristesse semblait l'écraser. — Bien que je n'ai pas su me rendre digne de ta confiance.

Koro leva la main pour arrêter ces mots d'autoaccusation que Johlan ne méritait pas.

— Non, Johlan, la faute ne vient pas de toi et ma confiance reste intacte. Car tu n'aurais pu agir autrement. Il existe quelque chose au-dessus de la volonté de l'homme : c'est son subconscient où ses peurs, ses terreurs, ses angoisses prennent forme et qui l'enferment dans un réseau invisible qui ne le laissera plus jamais libre. Un réseau que l'homme ne peut briser en dépit de sa volonté désespérée.

— Koro... dit Johlan et il n'acheva pas, car un nœud de souffrance sans limite serrait sa gorge.

— Tu ne dois pas te sentir coupable, dit Koro, c'est moi qui ai trop présumé d'un être semblable à moi.

— À quoi cela sert-il maintenant ? dit tristement Johlan. Nous ne pouvons pas changer la situation. Il s'agit d'une équivoque inévitable. D'une trop grande confiance pour trop d'amour, de trop d'espoir pour trop de confiance.

Trop de confiance. Trop ! Koro eut l'impression qu'une bouffée de vent glacé lui effleurait le visage, le corps et les bras.

— Non, Johlan, dit-il avec force, la confiance n'est jamais trop grande car à présent tu es près de moi comme il y a quinze ans. Tes conseils peuvent encore me parvenir, me réchauffer l'âme, me donner un soutien que la perfection de cristal de cette demeure ne peut me donner.

— Pourquoi nous tromper mutuellement, Koro ? dit Johlan.

— Nous tromper... ?

— Oui, nous tromper. Car tu crois peut-être... La voix de l'ami était le murmure désespéré de quelqu'un qui tente de se convaincre tout en sachant qu'il ne le pourra pas.

— Oui, Johlan, j'en suis certain. Même si tu n'es pas présent ici, comme je l'espérais, tu es toujours un ami très proche...



Johlan leva la main et la lui tendit amicalement par delà d'écran. L'expression de son visage se tendit et les rides se creusèrent sur son front.

— De quoi s'agit-il, Koro ? demanda-t-il avec simplicité.

Koro ferma à demi les yeux. Douloureusement. Une souffrance intime, et soudain il perçut le poids des ans et se sentit vieux et fatigué.

— Le soleil, Johlan, le soleil ! Il devient moins chaud de jour en jour. Au début, je croyais qu'il s'agissait d'un abaissement minime simplement provisoire, mais ensuite... – Il eut un sanglot désespéré. – Songe, Johlan, que le soleil enlève chaque jour à Sitar une minuscule parcelle de chaleur, et le jour suivant un peu plus, et ainsi chaque jour...

Le regard perdu dans d'insondables profondeurs, Johlan eut un sursaut. La ride qui barrait son front s'accentua.

— Mais pour combien de temps, Koro ? cria-t-il désespérément à travers le visiophone. Combien de temps encore doit durer cette diminution progressive ?

Koro détacha lentement son visage des flammes pour ne pas sombrer à nouveau dans la fascination de leur enlacement fallacieux.

— Longtemps, Johlan, longtemps encore. Assez pour que le gel s'étende sur Sitar et fasse mourir les plantes, pour que la végétation ne pousse plus et que les édifices se morcellent en poussière impalpable sous la morsure du froid. Il n'y aura plus de printemps sur Sitar, Johlan, ni d'étés ; seulement un long hiver sans fin. Les animaux périront, et avec eux les hommes qui seront insuffisamment protégés. Ainsi, avec la disparition des saisons, des plantes, des édifices et des hommes, ce sera la fin progressive et inéluctable de Sitar, une mort lente car le gel progressera sans hâte comme pour nous donner le temps de regretter ce que nous perdons.

— Combien de temps faut-il compter avant que Sitar arrive à l'instant fatal ? cria encore Johlan comme s'il voulait retarder par ses mots la progression inexorable du gel.

— Cinq cents ans, Johlan, dit Koro, mais quelle importance ? Même s'il restait encore mille ou dix mille ans de répit, à la fin il y aura le spectre d'un Sitar de glace qui ne pourra plus donner naissance à la vie comme il l'avait fait jusque-là.

— Cinq cents ans !

Les phrases de Johlan s'insinuaient dans la chambre plongée dans la pénombre et se perdaient dans les recoins les plus cachés de ces murs qui avaient protégé des générations entières.

— Mais il ne faut pas que cela se produise, Johlan ! cria à son tour Koro dans une tentative désespérée d'arrêter le destin. Il ne faut pas que cela arrive, tu m'entends ? Si nous agissons immédiatement, sans retard, on peut encore faire quelque chose pour sauver une partie de Sitar !

Johlan sourit, et dans son sourire il y avait toute l'amertume de celui qui voudrait mais ne peut.

— Faire quelque chose ? Mais que crois-tu pouvoir *faire*, Koro ?

— Sauver Sitar ! cria Koro en tendant les mains vers l'écran. Il suffirait de construire un écran transparent qui couvrirait partiellement Sitar pour emmagasiner suffisamment d'énergie et perpétuer la vie. Alors, sous cet abri, la vie ne s'éteindrait pas. Mais c'est possible, Johlan, c'est possible !

La voix de Johlan sembla parvenir d'une distance extrêmement reculée. Par delà d'infinis espaces, d'une froideur inhumaine.

— Non, Koro, ce n'est pas possible. – La profonde tristesse de sa voix se perdait dans l'air comme un poids oppressant destiné à s'épuiser lentement. – Inutile de tenter de te leurrer toi-même. Tu ne le sais que trop que c'est impossible...

— Non, dit à nouveau Koro, on doit pouvoir...

— Tu cherches simplement à te leurrer toi-même. Si tu en avais été vraiment certain, tu ne m'aurais pas appelé, ou en tout cas, pas seulement moi, mais également Terson, Ganadi et les autres. Pourquoi ne l'as-tu pas fait, Koro, pourquoi ? Réponds, si tu peux !

Koro s'enfonça dans son fauteuil comme un poids mort. Il n'osa pas regarder son ami en face et se cacha désespérément le visage dans les mains.

— Tu vois bien que tu ne peux pas me répondre, continua Johlan avec douceur, sans doute pendant un instant as-tu nourri la folle espérance qu'il y avait une voie de salut, mais par la suite tu t'es rendu compte que c'était impossible.

Koro ne répondit pas, le visage toujours caché entre les paumes de ses mains.

Johlan continua avec une tristesse infinie :

— Et ce soir je m'en suis aperçu moi aussi quand j'ai tenté de sortir de chez moi pour répondre à ton appel. Et cependant, Koro, en dépit de mon affection pour toi, je n'y suis pas parvenu. Car vois-tu, désormais, il y a en nous une maladie qui nous empêche de franchir le seuil de notre habitation. Ce n'est pas seulement la peur du vide et de l'immensité qui nous entoure mais quelque chose de plus que cela : l'absence d'une volonté constructive en nous. Nous sommes un peuple mort,

désormais ; depuis combien de siècles n'avons-nous plus connu de découvertes, d'inventions, de créations en tous genres ? Oh, certes, nous avons philosophé, discuté, mais tout cela sans la moindre base pratique, sans une réalité qui puisse nous fournir un tremplin pour des constructions nouvelles. Notre monde est constitué d'ombres évanescentes qui essaient de suivre d'autres ombres et de construire par l'intermédiaire d'autres ombres. Non, Koro, nous sommes un peuple perdu qui ne peut et ne veut plus rien faire. Nous sommes prisonniers dans nos maisons et ne parviendrons plus à en franchir le seuil. Et toi, tu voudrais construire une coupole ! Pauvre visionnaire qui suit des ombres plus fausses encore que les nôtres !

Koro sanglota entre ses mains convulsivement serrées.

— Les automates, Johlan, les automates !

L'expression attristée de Johlan s'accentua. Il secoua la tête.

— *Automates*, énonça-t-il d'une voix atone, *pièces métalliques qui agissent selon un programme établi*. Mais c'est nous, les hommes, qui les avons programmés dans un sens donné. Nous pouvons nous servir d'eux, mais seulement à condition de savoir les diriger. Et qui donc est capable de les programmer, Koro ? As-tu jamais essayé de te poser la question ?

Koro ne releva pas le visage et resta plongé dans son désespoir. Il n'osa pas répondre à la question de son ami.

— Il n'y a rien à faire, dit Johlan, car personne n'est en mesure de faire quelque chose. Qui connaît suffisamment les automates pour pouvoir les programmer dans ce sens ?... Et même s'il se trouvait quelqu'un de capable, crois-tu qu'il aurait la force de volonté pour le faire ? Est-ce toi qui les arracherait à leur vie sans pensées placée sous l'influence du "repos psychique" ? Essaie de les appeler par le visiophone et tu verras que seuls les automates entendront ton appel. Aux autres tels que nous, il ne reste plus qu'à les rejoindre. Nous plonger dans l'oubli sans rêves et sans lendemain, dans une léthargie perpétuelle dont la fin est si lointaine qu'elle semble ne devoir jamais arriver.

— Non, fit désespérément Koro, pas nous !

Johlan poursuivit :

— Mais si, Koro, il ne nous reste rien d'autre à faire. Tu veux entreprendre le projet de ta coupole ? Alors, essaie seulement de franchir les murs de ta maison. Fais deux pas à l'air libre, et vas trouver dans les cellules de leurs maisons ceux qui

sont éventuellement en mesure de réaliser ton projet. Ou bien... – et la voix eut un tremblement – essaie de construire cette coupole toi-même. Essaie, Koro...

Le silence revint dans la pièce après que Johlan se fut tu. Koro n'osa pas lever la tête vers l'image de son ami. Il resta immobile, les yeux fixés sur les flammes qui se dénouaient dans toutes les directions comme des serpents frappés de démence. Une flamme éclata en deux, et un œil semblable à un soleil parut le regarder d'un air interrogateur.

« Tu as raison, Johlan » conclut-il en levant la tête pour regarder son ami en face. Mais quand il abaissa les yeux, l'œil avait disparu et les flammes n'étaient plus les mêmes.

*À présent, les vents ont cessé de souffler en rafale sur Sitar. Les mers ont été absorbées par la terre, et les plantes, les animaux et les hommes ont disparu tout comme l'arrivée du printemps.*

*Quelques ruines demeurent. Ruines qui se réduisent en poussière impalpable sous la meule des siècles. Et le frottement du sable sur les pierre martyrisées narre sa triste histoire : L'histoire de MARS.*

FIN

## Un Homme dans la nuit

Il entendit les dernières notes de la Troisième Symphonie de Beethoven s'évanouir dans le lointain en une succession d'échos de plus en plus ténus, pendant que la voix de la speakerine se substituait à la musique.

« ... Notre programme continue avec ... »

Il allongea la main et tourna l'interrupteur. Il resta là, étendu sur la couchette, regardant la mer d'étoiles qui brillait au-delà du hublot transparent.

*Encore une semaine, pensa-t-il. Une semaine puis on me relèvera.* Bizarre. Il n'en sentait pas le besoin. Il se redressa et s'assit sur la couchette.

Qui avait dit qu'un homme ne peut vivre plus un mois et demi seul sur une station spatiale ? Qu'il ne le peut sans accepter la folie comme conséquence naturelle ?

Il s'esclaffa. Tout était faux, comme d'ailleurs toutes les autres prévisions.

On résistait fort bien et le changement était sans aucun doute le plus pénible. Sans aucune compagnie ? Ce n'était pas vrai. Il y avait les étoiles, les appareils et la musique.

Il pensa aux trois missiles, là-bas, dormant dans leurs réserves. Un ordre de Washington, un doigt sur un bouton...

Et Boum !

La destruction de l'Asie. De la Russie. Des Balkans.

La fin ! Les deux stations orbitales russes ne seraient pas restées de simples spectatrices. Pas même l'autre d'ailleurs, l'américaine.

Une, deux, trois secondes après l'éclatement de la première bombe, la contre-offensive aurait éclaté, implacablement.

Il soupira et souhaita vivement ne jamais se trouver dans une alternative de ce genre.

Le télex se mit à mitrailler, pendant qu'une sonnerie retentissait bruyamment.

Il se dirigea vers la machine et examina le morceau de papier qui se déroulait rapidement. Il ouvrit la bouche en un " Oh ! " de surprise.

« Major Ivan Bernoff appelle à l'aide. Fusée explosée. Oxygène pour trois heures. Signal d'identification coordonné sur onde quatre. Je répète... »

Il en conclut que l'appel ne venait pas d'un télex américain, mais de l'interphone spatial toujours ouvert sur toutes les lignes d'onde et relié à tous les télex.

Fébrilement, il brancha l'appareil pour les appels.

« Ici Station Spatiale Usa 1. Capitaine Stephen Martenson appelle Major Bernoff... Ici Station Spatiale Usa 1. Capitaine Martenson appelle Major Bernoff – il fit une brève pause – Au diable les règlements ! Major Bernoff, m'entendez-vous ? À vous. »

Il tourna l'interrupteur et attendit. La réponse ne tarda pas.

« Allo, Capitaine Martenson, ici Major Bernoff. » La voix était plutôt faible, mais elle augmenta dès qu'il changea la direction de l'antenne. L'homme parlait un anglais parfait. Comme seuls les militaires russes savent le parler. « Je vous entends très bien. Vous êtes le premier avec qui je réussis à me mettre en contact. Avez-vous relevé mes coordonnées orbitales ? Je n'ai plus d'oxygène que pour trois heures. À vous. »

L'émission devint plus forte. Maintenant la voix était vraiment nette. Un appareil tapait les coordonnées de l'officier russe. Il y jeta un coup d'œil et se mordilla les lèvres. Il se trouvait dans une position difficile, trop éloignée pour être atteinte par les hommes d'une des quatre stations munies de jets directionnels individuels. Seul un astronef pouvait aller à son secours.

— D'accord, Major, dit Martenson, j'ai relevé vos coordonnées. Restez calme et attendez patiemment. Je les transmets immédiatement à la Terre.

Bernoff rit dans l'interphone.

— Tout va bien, dites-vous ? Ça ne peut pas être pire. Ne craignez pas de me dire la vérité.

Bien qu'un peu forcé, le rire de Martenson résonna dans l'appareil.

— D'accord, vous n'êtes pas sur un lit de roses, mais on a fait des sauvetages beaucoup plus difficiles. Soyez tranquille, on vous sortira de là. Maintenant je vous laisse un moment, le temps de signaler votre position à la Terre.

— D'accord. Faites vite.

L'affaire se révéla compliquée. Il s'écoula quarante minutes avant que Washington ne donne la permission de transmettre la nouvelle à Moscou. Quarante minutes gâchées par des généraux couverts de médailles pour discuter de ce problème.

Vingt minutes plus tard, un communiqué officiel russe demandait aide aux États-Unis pour qu'ils mettent à leur disposition un de leurs pilotes. Par une fatale coïncidence, trois des dix pilotes russes étaient dans des conditions précaires à la suite d'un accident. Cinq autres étaient en permission et les deux derniers n'étaient pas en état de reprendre le vol ; ils venaient juste d'achever le ravitaillement des deux bases.

Washington accepta enfin d'envoyer sans attendre un de leurs astronefs au secours du Major Bernoff.

Lorsque la décision fut prise et l'ordre transmis à la base de Vanderberg, une heure et demie s'était écoulée et l'astronef n'était pas encore prêt à décoller.

\*

Il l'appelait sans interruption : « Major Bernoff ! Major Bernoff ! »

Son front s'était couvert de sueur. Il appela de nouveau.

— Major Bernoff !

— Allô, Capitaine Martenson !

*Grâce au ciel !* pensa-t-il ardemment. La voix du Russe était joyeuse, mais d'une joie forcée. On sentait un effort de volonté.

Il essaya de masquer la tension de sa voix.

— Une bonne nouvelle, Major. Un astronef est parti. Américain, naturellement.

Un éclat de rire résonna dans le lointain, dans l'espace sombre et froid.

— Qu'y a-t-il de drôle ?

— Tout. Encore hier, mortels ennemis. Et aujourd'hui, il a suffi d'une explosion pour qu'on me considère comme un frère. Et on risque sa vie pour moi. – Il rit de nouveau. Seul, dans une mer d'étoiles.

— C'est la vie, dit Martenson, c'est la vie. C'est toujours arrivé, et ça arrivera toujours. Aujourd'hui c'est pour vous, demain pour moi. C'est l'illogisme des actions humaines. Si on me l'avait ordonné, je n'aurais pas hésité à abattre moi-même l'astronef. Par contre, comme c'est un accident, je vous aide.

Puis ce fut le silence. Martenson se l'imagina enfermé dans son scaphandre l'œil fixé sur le chronomètre. Il y avait de quoi rendre un homme fou.

— Martenson, dit Bernoff à l'improviste, rompant le silence, êtes-vous marié ?

— Non. Et vous ?

— Je ...

Il laissa sa phrase en suspens. Martenson respecta le silence. Quelques secondes plus tard la voix du Major résonna de nouveau.

— Oh, je crois pouvoir vous le dire. Désormais ça ne changera pas grand chose. Je suis marié. Mais secrètement puisque pour nous, astronautes, le mariage est interdit. Mais maintenant que je suis ici, toute la Russie ne tardera pas à le savoir...

Il lui sembla alors que les forces du Major diminuaient.

C'était la dernière phrase qui le laissait entendre.

Il protesta avec véhémence : « Allez, ne dites pas de bêtises. Dans quelques instants l'astronef arrivera. Les nôtres sont très rapides. »

Il lui sembla que le Major riait silencieusement dans le lointain, mais il n'en fut pas certain.

Dans l'habitacle, les lumières étaient éteintes. Penché au-dessus de l'interphone, Martenson jetait de temps à autre un coup d'œil au télex qui restait inactif. De la Terre, on ne donnait aucune nouvelle, et il ne voulait pas en demander pour ne pas laisser le Major seul.

À l'improviste, le télex se mit à dicter rapidement un message.

— Excusez-moi, Bernoff, je vous quitte quelques instants car on m'appelle. Je suis à vous tout de suite.

— J'attends. Faites-moi savoir s'il y a du nouveau, ou s'ils m'ont condamné à mort.

— Taisez-vous. Avec nos astronefs, nous arrivons quand et où nous voulons.

— Vous voulez les comparer aux nôtres ?

Un gouffre infini d'étoiles. D'incommensurables profondeurs qui s'ouvraient pour accueillir le moribond.

Au-dessous, la Terre. Immense balle tournoyante qui semblait se moquer de l'homme en scaphandre.

Le froid qui pénétrait dans la combinaison spatiale lui gelait les membres. Le paralysait.

Mais ce n'était pas le froid de l'espace, ni celui de la mort. Ce n'était que la morsure de la peur. Le spectre de l'univers.



L'homme en scaphandre se tordit. Sans doute hurla-t-il et son cri se perdit parmi les replis de la combinaison spatiale. Il hurla et il lui sembla soudain avoir gagné quelque chose. Une bataille difficile.

Contre lui-même.

Puis il eut l'impression de ne plus être seul. Il écouta.

Il tendit l'oreille. Un bruit.

Oui. Un bruit sourd, éloigné et amical.

L'homme en scaphandre se mit à rire. Il rit contre les étoiles et l'immensité qui voulait l'avalier.

— Non ! cria-t-il joyeusement. Vous ne m'aurez pas.

C'était son cœur qui battait.

Toc, toc, toc.

Il écouta les battements lointains. Lointains et joyeux comme les coups d'une cloche qui, à l'aube, font fuir les démons nocturnes.

Et les esprits du mal de l'univers semblaient apeurés.

Il les entendit se regrouper et fuir le long des voies infinies de l'espace.

Mais les démons n'avaient pas tous disparu.

Il en restait encore un. Un qui le torturait avec son appel lugubre. Il refusait de l'écouter, mais fut vaincu.

La voix montait indistinctement des profondeurs sans fin.

Il se débattit. Il essaya vainement de fuir.

— Major Bernoff ! Major Bernoff ! Major Bernoff !

— Non ! cria l'homme en scaphandre. Non ! Non !

Il se secoua, l'esprit troublé. Quelque chose semblait se réveiller en lui pendant que la voix résonnait dans ses oreilles.

Quelque chose. Il y avait quelque chose à faire, mais c'était trop fatigant.

— Major Bernoff ! Vous m'entendez ?

Avec un effort surhumain, il essaya de coordonner ses réflexes. Puis il fut conscient. Parfaitement conscient.

Il s'aperçut juste à temps que l'afflux d'oxygène au casque était irrégulier. Et ce fut juste à temps qu'il releva la soupape qu'un geste inconscient de sa part avait dû fermer.

Tout à coup, il rompit le silence.

— Vous jouez quelque chose dans votre bouge ? Il me semble entendre de la musique dans l'interphone.

— Musique ? J'ai fermé le récepteur.

— Bizarre, j'ai vraiment l'impression de l'entendre.

Il se tut et Martenson l'imita. Il y avait quelque chose de paisible dans les paroles du Major. Une espèce d'inéluctable résignation.

Vingt minutes d'oxygène, pas une de plus, et l'astronef n'était encore qu'une espérance.

Martenson regarda à travers le hublot, en direction de la Terre, comme s'il était possible de voir l'astronef de sauvetage. Peut-être même Bernoff devina-t-il son geste, car il dit :

— Encore dix minutes d'oxygène, Martenson.

— Ils viendront, Bernoff, regardez autour de vous, ils sont peut-être déjà là et essaient de vous situer. De la Terre, ils disent qu'ils devraient déjà être dans la zone.

— Martenson... Avez-vous remarqué combien tout est différent dans l'espace ?

— Je ne comprends pas...

— Oui, différent. Ça vous est presque égal de devoir mourir. Vous ne désirez rien d'autre que de regarder les étoiles et tester tranquille. Laisser le temps s'écouler et attendre la mort.

— Major Bernoff ! Ne faites pas l'idiot. Regardez autour de vous, pour l'amour de Dieu ! Ils sont peut-être là, ils vous cherchent sans doute alors que vous, vous philosophiez sur l'univers !

— Il n'y a personne autour de moi. Il ne me reste plus que trois minutes.

— Bernoff, nom d'un chien, secouez-vous !

La réponse fut brutale :

— Vous m'énervez Martenson. Que croyez-vous que je fasse depuis trois heures sinon regarder dehors ? Je n'ai vraiment pas envie de rester ici, mais il n'y a personne ! Personne ! Comprenez-vous ?

— Ils doivent être là, Bernoff !

Il entendit un rire dans l'interphone.

— D'accord, ils sont là. Il suffit que vous me disiez qu'ils sont ici pour qu'aussitôt ils se matérialisent devant moi.

— Oh, Bernoff, taisez-vous et excusez-moi. Moi aussi j'ai les nerfs à fleur de peau. Je croyais que vous alliez commettre quelque chose d'irréparable.

— Désormais... Deux minutes ne servent pas à grand chose.

— Il arrive tant de choses en deux minutes...

— Allez au diable... Martenson ! Adieu.

Il entendit le déclic de l'interphone et alors il eut l'impression d'être enfermé dans une tombe.

\*

Le médecin apparut sur le seuil.

— Vous pouvez entrer, dit-il doucement, mais ne restez pas longtemps.

L'homme acquiesça, prit sa compagne par le bras et entra dans la chambre d'hôpital. À la fenêtre un rideau empêchait le soleil d'entrer. Sur le lit gisait une forme enveloppée de bandes.

Ils s'approchèrent.

— Martenson, vous m'entendez ? fit l'homme.

La forme sur le lit ne bougea pas.

— Martenson, je vous présente Tatiana, dit encore l'homme. Mais la forme enveloppée dans les bandes ne bougea pas. Pas un muscle du visage ne tressaillit. Les yeux étaient vides. Fixes au-delà des murs de l'hôpital. Au-delà de la Terre.

Dans l'espace entre les étoiles où son astronef avait explosé.

Le médecin secoua la tête.

— Il est dans le coma depuis qu'ils l'ont ramené sur Terre. Il n'y a sans doute plus rien à faire. Sans compter les brûlures. Quand l'astronef a explosé, il n'avait pas de scaphandre et avant qu'il ait pu l'enfiler, une bonne partie du carburant a eu le temps de le brûler.

La femme serra le bras de son compagnon. Elle tremblait. Ils sortirent dans la rue en silence. Elle regarda l'homme et, pour la première fois sans doute, remarqua que des larmes coulaient de ses yeux. Elle ne parla pas.

L'homme lui dit :

— L'espace est terrible, Tatiana, beaucoup plus terrible que ce que pensent les hommes. Il faut y être allé pour le savoir. L'espace est trop immense pour nous.

Quand nous sommes seuls, bouclés dans un scaphandre et entouré d'un vide sans fin, notre esprit semble happé par un gouffre effrayant.

Tatiana se serra contre lui.

L'homme poursuivit :

— Mais le pire, c'est que la tragédie se répète avec une fréquence lancinante. Quelque chose ne va pas dans les moteurs, quand ce n'est pas à cause d'une météorite, ou pour une autre bêtise. La tragédie est là ! C'est terrifiant d'affronter l'espace dans de telles conditions. Bien souvent, on est détruit comme Martenson. Il y a deux ans, quand ma fusée a explosé, c'est justement grâce à lui que j'ai échappé à ce genre de mort. Sans son aide, j'aurais certainement étouffé dans mon scaphandre, ou alors j'aurais mis fin à mes jours moi-même, en enlevant mon casque. Lui n'avait pas la radio. Il est resté seul contre l'univers, pendant que l'oxygène diminuait peu à peu, que le froid pénétrait dans ses membres, que les étoiles assistaient froidement à son agonie...

— Une mort terrible, dit la femme.

Le Colonel Ivan Bernoff acquiesça.

FIN

## Les Cinq éléments

Après les hors-d'œuvre de poisson, de légumes, chauds et froids, nature ou farcis, après les *cannoli* croustillants fourrés de fromage fondu, savamment préparés par ce grand artiste de la gastronomie qu'était Salvatore Cacciapuoti, plus connu dans le milieu sous le nom de « Ciccio », les palais raffinés des adhérents du Club Pigreco avaient déjà été si sollicités que personne ne se serait levé de table, quand bien même on aurait annoncé un tremblement de terre imminent.

« Ah ! La cuisine italienne ! » soupira Jack Azimov, tout en déployant sous son menton sa très voyante serviette de grand gourmand qui représentait une séduisante créature peu vêtue sortant d'une pièce montée. « J'aimerais savoir comment font les Italiens pour ne pas grossir avec ces délicieux petits plats. »

« Si c'est de cela qu'il s'agit, ils prennent du poids comme nous tous », commenta le neurochirurgien Otis Mifune. « Rien qu'au cours de mon récent voyage dans le centre de l'Italie... »

Mais personne ne sut jamais ce qui l'avait tant frappé durant son voyage, parce qu'à cet instant arriva Raj Singh avec le chariot sur lequel il exhibait trois merveilleux plats de *pasta*, préparés selon trois recettes différentes.

« Un délice pour les yeux. » commenta sir Reginald Bevington-Taylor dont les yeux brillaient d'excitation tandis que Raj Singh lui apportait un plat avec trois échantillons : tagliatelles aux ceps et truffes, tagliatelles en sauce aux noix et tagliatelles aux courgettes et au lard.

La conversation s'étiola de nouveau, les convives s'attaquant courageusement et avec un louable enthousiasme à ce qui leur était servi, avant de reprendre au bout de quelques minutes, une fois calmée l'excitation de la nouveauté.

« J'aurais aimé vivre en Italie au temps des Romains. » fit Jack Azimov. « J'ai lu des récits de banquets grandioses où les membres des classes aisées s'en donnaient à cœur joie, commodément installés sur le *triclinium* et égayés par de charmantes enfants qui dansaient dans la salle... »

« Vous devez avoir vu trop de films hollywoodiens », dit Myron Rosenfeld dans un éclat de rire. « Je ne crois pas que les scènes que nous avons vues tant de fois au cinéma soient d'une grande vérité historique. »

« Mais les festins romains étaient vraiment grandioses. » insista Martin Mystère, qui posa sa fourchette parce qu'il ressentait le besoin de reprendre son souffle devant ces assauts de gourmandise. « Un écrivain romain comme Pétrone, qui vivait à l'époque de Néron... »

« Celui de l'incendie de Rome. » fit Myron Rosenfeld pour ne pas être en reste.

Martin Mystère secoua la tête. « Ce pauvre Néron est probablement tout à fait innocent, parce que l'incendie de Rome ne semble pas avoir été son œuvre. Rome a brûlé parce que, comme toutes les grandes villes construites en bois, elle présentait un risque considérable, et certains historiens prétendent même que Néron se dépensa pour aider la population, mais c'est une autre histoire... Je disais donc que ce Pétrone nous a laissé une description inoubliable d'un banquet organisé par un Romain aussi riche que vulgaire du nom de Trimalcion. Des loirs rôtis enduits de miel et de poudre de pavot, un cochon rôti qui, lorsqu'on l'ouvre, laisse échapper des saucisses et des boudins, des gâteaux aux raisins secs, des noix, des olives, des figues fraîches et séchées... la plus grande bouffe de tous les temps, en somme. »

Jack Azimov écarquillait les yeux et on voyait clairement que ses glandes salivaires fonctionnaient à plein régime. « Merveilleux ! », fit-il d'un air extatique. « Quand je disais que j'aurais dû vivre à cette époque-là... »

« Peut-être ne l'affirmeriez-vous pas avec autant de conviction si vous vous souveniez qu'il n'y avait alors ni tomates, ni aubergine, ni pommes de terre » intervint Laszlo Nagy, « sans parler d'une infinité d'autres aliments alors inconnus... et les épices venus plus tard seulement de l'orient. »

« Oui », renchérit Martin Mystère, « mais notre Jack Azimov aurait pu apprécier une sauce raffinée appelée *garum*... »

Jack Azimov plissa le front : « Oui, ce mot ne m'est pas inconnu. Je l'ai déjà entendu quelque part... »

« C'est probable » expliqua Laszlo Nagy. « La sauce était à base de poisson pilé, d'herbes aromatiques comme le thym, le fenouil, la menthe et l'origan ; et on laissait macérer une vingtaine de jours ! Une sauce considérée comme un délice par les Romains, mais probablement immangeable et répugnante selon nos critères... »

La conversation porta ensuite sur la cuisine médiévale et sur celle de la Renaissance italienne, et la puanteur du *garum* qui avait gâté l'atmosphère se dissipa rapidement. Après le tiercé de hors d'œuvre arrivèrent les plats suivants, et

c'est seulement lorsqu'on en fut au dessert, une pâtisserie napolitaine en l'occurrence, que Joshua Murdoch demanda :

« Ce soir il manque Marion Kettering, quelqu'un sait-il pourquoi il n'est pas venu ? Je l'ai eu au téléphone il y a quelques jours ; il m'avait assuré qu'il serait parmi nous. »

« C'est vrai. » dit Bernard de la Torre, le galeriste de la Cinquième Rue. « Je l'attendais moi aussi... »

À cet instant même retentit la sonnette de la porte, et, une minute plus tard, Marion Kettering fit son entrée dans la salle. À voir l'expression qui se peignait sur son visage, il avait assurément connu une de ces journées noires qu'il vaudrait mieux oublier. « Salut, les amis. » fit-il d'une voix sinistre. « Je m'excuse de ce retard, mais ils m'ont retenu dans un local officiel de la CIA. Et c'est un miracle que je sois parvenu à me libérer à temps pour arriver ici, même si c'est en retard. » Il se laissa tomber d'un coup sur son siège, à sa place qui était restée jusque-là tristement vide. « Il reste encore quelques bons petits plats de notre Ciccio ? »

Peu après, Raj Singh arriva avec le chariot des rôtis et un choix d'accompagnements, prêt à servir.

« Pourquoi la CIA ? » demanda Daniel Cornish. « N'était-ce pas pour le Pentagone que vous travailliez ? »

Avant de répondre, Marion Kettering se tailla une tranche de rôti qu'il laissa fondre dans sa bouche avec une expression de béatitude. Puis, après une gorgée de Chianti, il posa sa fourchette. « Ah ! Délicieux, vraiment délicieux. »

« Notre Ciccio est unique », observa Jack Azimov.

« En effet. » Marion Kettering fit une pause, puis expliqua : « Oui, c'est vrai, j'ai travaillé pendant des années comme expert pour le Pentagone, notamment dans les domaines du tourisme et du spectacle, mais maintenant que je suis en retraite il m'arrive d'être, consulté également par le FBI et la CIA. Pas souvent, Dieu merci, parce que si toutes les journées étaient comme celle d'aujourd'hui... »

Il fit de nouveau une pause pour attaquer ses tranches de rôti et ne dit mot pendant quelques minutes. Il paraissait vraiment affamé. Il s'aperçut que les autres l'observaient attentivement et sourit : « Excusez-moi, mais aujourd'hui j'ai sauté le déjeuner. Il s'est passé une chose terrible que je vous raconterai. »

Bientôt le dîner toucha à sa fin et, après la tournée des liqueurs, tous se renversèrent dans leurs sièges bien rembourrés, attendant que Marion Kettering explique ce qui s'était passé dans le bureau de la CIA.

L'expert jeta un regard autour de lui et lut la curiosité sur les visages. Il se passa la main sur les yeux et les frotta. De toute évidence, il était très fatigué.

« Ça a été une sale journée, chers amis, et surtout il s'agit d'une affaire très sérieuse pour la sécurité nationale. » Il marqua une pause, hésitant. « Je pense d'ailleurs que je ne devrais pas en parler, mais puisque nous ne parvenons pas à y voir clair, peut-être pourrez-vous m'aider. »

« Vous savez que tout ce qui est dit entre ces murs n'en sortira jamais. » fit Laszlo Nagy. « Vous pouvez parler en toute tranquillité, si vous croyez que cela peut être utile. Mais si vous décidez qu'il est préférable de vous taire, nous respecterons votre silence. »

Marion Kettering réfléchit un instant et reprit : « Je pense qu'à l'heure actuelle, il est plus important de résoudre le problème auquel nous sommes confrontés que de respecter une consigne formelle de silence. En outre, je sais pouvoir compter sur votre totale discrétion. »

Après avoir un instant rassemblé ses idées, Marion Kettering continua : « Je ne vais pas donner plus de détails qu'il n'est strictement nécessaire, mais je vous fournirai les éléments essentiels qui peuvent permettre de trouver une solution. »

« Ce bureau de la CIA », poursuivit-il, « dispose d'un petit centre de recherches scientifiques qui met au point de nouvelles armes pour les futurs agents spatiaux. Les vols spatiaux privés ne tarderont pas à commencer, et une grande puissance comme les États-Unis doit absolument créer un service secret capable d'agir dans l'espace. »

« C'est ici que la science-fiction devient réalité ! », s'écria Jack Azimov, enthousiaste. « J'ai toujours soutenu qu'il était temps de créer une Law Enforcement Space Agency, comme je l'ai appelée dans un de mes célèbres romans... »

« Avec des agents armés de pistolets laser, de vibro-couteaux à ultrasons, de micro-émetteurs de la taille d'un point sur un « i » dans une Bible imprimée en corps 8... », plaisanta Myron Rosenfeld.



Le visage de Jack Azimov s'illumina de plaisir. « Alors vous avez lu mes livres, contrairement à ce que vous dites. Mais est-ce que vous ne les avez pas qualifiés de « foutaises spatiales ? »

Myron Rosenfeld faillit s'étouffer. Son visage s'empourpra, et Tom Perkins dut lui verser un verre d'eau que l'avocat vida d'un trait.

Dans la salle, on entendit pouffer de rire, signe que la réplique de Jack Azimov avait porté. Puis Martin Mystère fit signe à Marion Kettering de continuer.

Le célèbre expert hocha la tête et reprit là où il s'était interrompu. « Comme j'étais sur le point de le dire, ce matin, on a trouvé le directeur de l'institut assassiné dans son bureau. Malheureusement, le crime n'a pas été découvert tout de suite, et quand on s'en est aperçu, il s'était écoulé plusieurs heures. »

« A-t-on une idée du mobile du crime ? » demanda Martin Mystère.

Marion Kettering secoua la tête. « Pas précisément. Mais nous soupçonnons ce qu'il avait découvert : un de nos agents communiquerait aux Chinois tous les détails de nos nouveaux systèmes relatifs à l'espionnage dans l'espace. De véritables merveilles technologiques qui entreront en fonction au cours des prochaines années, quand nous commencerons vraiment à coloniser la Lune. »

« Vu le laps de temps écoulé après l'homicide, l'assassin se sera désormais éclipsé. » commenta Gary Burnett.

Marion Kettering hocha la tête. « C'est la réalité des faits. Le nombre des suspects se limite à quatre, mais quand le cadavre a été découvert, les quatre en question s'étaient déjà embarqués pour leur destination en Europe. Nous avons tout fait pour comprendre qui ça pouvait être afin de le faire appréhender par la police à son arrivée, mais nous ne sommes arrivés à rien. »

« Ainsi l'assassin a eu le temps de disparaître. » fit observer Jack Azimov.

Marion Kettering secoua la tête. « Non, heureusement. L'assassin doit avoir un sang froid exceptionnel, parce que les quatre suspects se sont présentés comme si de rien n'était dans les bureaux où ils étaient attendus et où nous les retenons avec l'excuse de devoir leur fournir des instructions qui ne sont pas encore arrivées des États-Unis. Mais si nous ne découvrons pas de qui il s'agit, nous devons les laisser partir ; alors le coupable pourrait bien disparaître définitivement et se réfugier derrière la Grande Muraille. »

L'auditoire paraissait captivé, et tous les yeux étaient braqués sur Marion Kettering. Jack Azimov avait même cessé de jouer avec les liqueurs et avait enlevé sa bavette.

Raj Singh s'était retiré sur un signe discret de Tom Perkins qui, après sa sortie, avait fermé la porte de la salle à manger et restait debout à côté pour surveiller la situation au cas où quelqu'un aurait besoin d'un livre ou d'autre chose.

« Quand nous avons trouvé le cadavre », poursuivit l'ex-consultant du Pentagone, « son bureau était en ordre. Il n'y avait pas de documents éparpillés, rien devant lui qu'un agenda dont on avait à la hâte arraché une feuille, ce qui se voyait, car un bout de papier restait accroché à la souche. »

« Ça laisse penser que l'homme avait écrit sur cette feuille quelque chose de compromettant que son assassin s'est dépêché de faire disparaître », fit observer l'avocat Daniel Cornish.

Marion Kettering approuva d'un signe de tête. « C'est ce que nous avons tout de suite pensé, nous aussi. Notre hypothèse est la suivante : le directeur de l'institut doit avoir découvert que l'un de nos agents est une taupe à la solde de quelque puissance étrangère. L'agent en question a dû s'en douter et il est entré dans le bureau du directeur pour le réduire au silence. Le directeur a compris et a noté quelque chose sur l'agenda qu'il avait devant lui pour nous faire savoir qui était le coupable. »

« Mais s'il a écrit le nom de l'assassin, il était évident que celui-ci allait s'en apercevoir et arracher la feuille ! », s'écria Laszlo Nagy. « Ça me paraît un truc plutôt naïf. »

« Ce serait le cas », répondit Marion Kettering. « Mais, en réalité, nous avons constaté que le directeur avait fait semblant de prendre simplement un rendez-vous de travail, de façon à détourner les soupçons de l'homme venu pour le tuer. Mais l'homme a compris et la feuille a disparu. »

« Et nous voici revenus au point de départ. Aucun indice. » commenta Martin Mystère.

Marion Kettering secoua la tête : « Oh non ! L'indice, nous l'avons récupéré ! »

Et, sous tous les regards interrogateurs, il expliqua : « Aujourd'hui, nous disposons d'instruments très subtils qui nous permettent de relever les moindres traces sur le papier et de lire ce qui a été écrit, même sous une épaisseur d'une dizaine de feuilles. L'assassin l'ignorait évidemment et s'est contenté d'arracher la

feuille ou peut-être une ou deux feuilles pour être plus sûr, mais nous avons récupéré tout le message. »

« Extraordinaire ! » s'écria Myron Rosenfeld. « Qui l'aurait cru ? Tous les jours on apprend du nouveau. Et quel est le message ? »

Marion Kettering fit un signe à Tom Perkins, et l'irremplaçable secrétaire du club comprit au vol, car un instant plus tard, il lui apporta un stylo et un bloc-notes sur lequel l'ex-consultant du Pentagone écrivit en lettres d'imprimerie :

Tungstène

Hydrogène

Yttrium

Tellure

Lutétium

« Voilà » dit-il enfin, soulevant la feuille et la montrant aux collègues. « Les mots ont été écrits exactement de cette façon et dans cet ordre. Ils n'auraient pas dû éveiller les soupçons de l'assassin, parce qu'il s'agit de cinq noms du tableau des éléments, et le directeur était diplômé de chimie. Et donc rien d'étonnant à ce qu'il ait pris un rendez-vous de ce genre... »

« Mais, de toute évidence, l'assassin était plus intelligent que ne le croyait le directeur et il a mangé la feuille. » fit observer Otis Mifune.

« Si, parmi les suspects, il y a un expert en chimie, alors c'est probablement lui l'assassin, » dit Laszlo Nagy, « mais je présume que vous y avez déjà pensé. »

Marion Kettering fit signe que oui. « En effet, la première chose que nous avons faite a été de contrôler le dossier des suspects. Aucun d'entre eux n'était diplômé de chimie, mais tous les quatre avaient reçu un enseignement scientifique, et il est donc probable qu'ils connaissaient le tableau périodique des éléments. »

« Comment s'appellent les quatre agents suspects ? », demanda sir Reginald. « Se peut-il que leur nom ait un lien avec les cinq éléments ? »

« À cela aussi nous avons pensé, » répondit Marion Kettering. « Les quatre individus se nomment Lee Tung, Nick Whyte, Hans Itter et Josè Lutez, et, comme vous pouvez le voir... »

« Ça ne nous mène nulle part, » fit remarquer, déçu, Jack Azimov. « Tung est la première syllabe du mot tungstène, Itter rappelle l'Yttrium, et Lutez la première partie du mot Lutétium, et quant à Whyte, on ne peut pas l'associer aux cinq éléments. Donc les suspects sont toujours au nombre de quatre. Nous jouons de malchance. »

« Peut-être la réponse se trouve-t-elle dans la nature des cinq éléments. » suggéra Myron Rosenfeld. « Je ne m'y connais pas en chimie, mais est-il possible que l'un de ces éléments ait des propriétés tout à fait différentes de celles des autres, ce qui le distinguerait et pourrait indiquer le nom de l'assassin ? »

Cette fois, ce fut Joshua Murdoch qui prit la parole. Physicien et mathématicien, il avait aussi de bonnes connaissances en chimie. « Il ne me semble pas qu'on puisse arriver à un résultat en partant de ce point de vue. Le tungstène est un métal, l'hydrogène un gaz, l'yttrium un autre métal et le lutétium une terre rare. Il y a donc au moins trois éléments différents des deux autres qui sont de même nature. »

« Mais *terre rare* est une expression plutôt insolite. » fit sir Reginald. « et par conséquent le lutétium pourrait constituer un indice. »

Martin Mystère secoua la tête. « Oui, certes, ce serait possible, mais l'indice me paraît insuffisant. On pourrait aussi soutenir que l'élément le plus isolé de cette liste est l'hydrogène qui est un gaz alors que les autres sont des éléments solides, donc l'i grec pourrait faire penser à Itter... »

« C'est vrai que ça se ressemble beaucoup », interrompit Marion Kettering. « Nous y avons également pensé, mais avec des associations de ce genre on pourrait arriver à je ne sais combien de solutions, alors qu'à mon avis le directeur nous a indiqué quelqu'un avec une relative précision, tout en évitant que son interlocuteur ne comprenne tout de suite que ces mots le désignaient. »

Il y eut un instant de silence, le temps que chacun des présents rumine ce qui venait d'être dit. D'après leurs expressions, il était évident que personne n'avait alors une hypothèse possible à avancer. Ce fut Tom Perkins qui prit l'initiative, mais avec prudence :

« Puis-je dire quelque chose, messieurs ? » fit-il d'un ton déférent.

« Mais bien sûr, » s'exclama sir Reginald, « vous êtes l'un des nôtres. »

« Voilà. Avez-vous essayé de lire les premières lettres des mots ? »

Marion Kettering, désolé, hocha la tête : « Bien entendu. C'est sans doute la première chose que nous avons faite, mais t-h-y-t-l, ça ne nous dit absolument rien. »

« Et les numéros atomiques peuvent-ils fournir quelque indication ? » interrompit Peter Askenazi qui, jusque-là était resté silencieux.

Mais cette fois encore, Marion Kettering enleva tout espoir quand il dit : « À cela aussi nous avons pensé. Et j'y ai même tellement pensé que je me rappelle encore

les chiffres dans l'ordre. Il s'agit des 74-1-39-52-71, mais ils ne correspondent à rien. Numéros matricules, numéros de téléphone, codes divers, rien. »

Laszlo Nagy fit un signe de découragement. « Il semble bien que notre oiseau doive rester hors de la cage. »

À ce moment-là rentra dans la salle Tom Perkins qui était sorti un instant sans que personne ne s'en soit aperçu. Il avait en main un gros livre de chimie qu'il venait d'emprunter à la riche bibliothèque du club. Il posa le volume sur la table et l'ouvrit à une page pleine de symboles et de chiffres.

« J'ai pensé qu'un coup d'œil au tableau périodique des éléments pourrait fournir des indications utiles auxquelles vous n'avez pas encore pensé, messieurs. » dit-il comme pour s'excuser.

Martin Mystère se pencha sur la page et réfléchit longuement, comme s'il essayait de pénétrer les liens intimes entre les éléments fondamentaux de la nature, puis un sourire lui éclaira le visage. « Il y a encore quelque chose à quoi nous n'avons pas pensé. » s'écria-t-il, tout excité. Il prit le bloc de papier et le stylo des mains de Marion Kettering et recopia quelques lettres de la page du livre, puis montra triomphalement la feuille aux autres.

Il n'y avait qu'un seul mot écrit dans le sens vertical :

W

H

Y

T

E

« Eh ! s'exclama Marion Kettering qui bondit dans son fauteuil. « D'où sortez-vous ce nom ? Vous l'avez tiré du gibus du prestidigitateur ? »

Martin Mystère secoua la tête. « Non, du tableau des éléments. J'ai simplement remplacé chaque élément par la lettre qui est son symbole. Le tungstène s'appelle aussi wolfram, et son symbole est W, le symbole de l'hydrogène est H, celui de l'yttrium Y et celui du tellure Te, lesquels écrits à la suite donnent... »

« Whyte, Nick Whyte ! » rugit Marion Kettering. « Ce salopard a une intelligence diabolique. »

« Tout comme celle de notre Martin Mystère. » fit observer en riant Laszlo Nagy. Mais celui-ci fut interrompu par Jack Azimov.

« Il y a simplement un détail qui ne cadre pas. » fit remarquer le célèbre auteur de science-fiction. « Les éléments sont au nombre de cinq, et non de quatre, et il reste un mot en dehors, le lutétium. Son symbole est Lu. Si nous ajoutons Lu aux autres symboles, on ne peut pas composer un nom par anagramme, et Lu ne peut désigner le prénom de Whyte, puisque celui-ci se prénomme Nick. Et, dans ce cas, pourquoi le directeur aurait-il ajouté le lutétium à la liste ? »

« C'est peut-être un code de contrôle. » suggéra Martin Mystère qui, au bout d'un moment, se tourna vers Marion Kettering. « Est-ce que par hasard Whyte devait aller à Paris ? »

Marion Kettering sursauta comme si un serpent l'avait mordu. « Certainement. Paris était sa destination. En ce moment il s'y tient un important congrès scientifique sur les nouveaux modes de propulsion dans l'espace. Comment avez-vous deviné ? Je ne peux l'imaginer. »

Mais cette fois ce fut Laszlo Nagy qui répondit, en ajustant sur son nez ses lunettes cerclées de métal. « C'est très clair, en fait. Lutèce était le nom latin de Paris, et donc le lutétium constituait un code de contrôle, comme l'avait tout d'abord subodoré Martin Mystère. En indiquant aussi la destination de l'assassin, le directeur a confirmé que Whyte était bien le nom à retenir. »

Marion Kettering se leva. « Je cours téléphoner à Paris avant que ce salaud ne file Dieu sait où. Ça lui apprendra à me faire manquer un dîner du Club Pigreco ! »

FIN

## La Vénus rouge

D'un brusque coup de volant, Miguel Gutierrez évita un bloc de rocher soudain surgi devant lui, puis, d'un revers de main, essuya la sueur qui coulait de son front. Dans l'étroite cabine du tracteur la chaleur était suffocante, si dense et lourde qu'elle semblait presque palpable. Tout avait commencé deux jours plus tôt, quand le dispositif d'air conditionné s'était détraqué. Maintenant, alors qu'au-dehors, dans le désert martien, on se serait immédiatement congelé, à l'intérieur du tracteur la chaleur était insupportable.

*Tout ça, c'est la faute des Hyksos.* C'est ainsi qu'il avait baptisé le peuple inconnu qui, un temps, avait habité Mars et qui avait produit la merveilleuse statuette qu'il avait récupérée au fond d'un vieux ravin.

Les Hyksos. Maintenant, ils le traquaient. Il le sentait. Il sentait leur haine qui le poursuivait tout le long des landes désolées de Mars tandis qu'il courait à la recherche d'un refuge dans l'établissement terrestre le plus proche. Mais il n'était pas sûr de s'en tirer. Il les connaissait bien. Depuis qu'il avait découvert la statuette, il les avait sentis surgir du passé, comme des fantômes réincarnés qui ne voulaient qu'une chose : le détruire et lui enlever la chose la plus précieuse qu'il eût jamais exhumée dans toute sa carrière de géologue.

La statuette.

Il la revoyait au moment où il l'avait extraite d'une accumulation de débris et la nettoyait de la poussière millénaire. Il l'avait observée d'un œil incrédule, du fait de sa ressemblance avec l'antique Vénus de Milo. Une merveilleuse création sculptée dans le basalte rouge. Seuls une civilisation supérieure et un artiste d'un exceptionnel talent pouvaient avoir produit un chef-d'œuvre de ce genre. Il avait eu tout d'abord une réaction d'incrédulité, car rien ne permettait de penser qu'il avait existé sur Mars une civilisation préexistante à l'arrivée des Terriens, mais cette statuette était la preuve qui confondait tous les incrédules.

Sur Mars une civilisation avait existé, et elle avait produit la Vénus rouge qu'il avait tenue dans ses mains et qu'il avait appelée ainsi en raison de sa couleur. La perfection de ce corps sculpté dans le basalte le ravissait. Ses yeux avaient caressé

avec la tendresse d'un amant les courbes de ces seins bien dessinés, ces hanches prometteuses de délices et de fécondité, ces jambes longues et fines.

Il avait alors éprouvé une sensation d'indicible euphorie, et le kaléidoscope d'émotions qui s'était un instant déclenché dans sa tête lui avait chamboulé les neurones.

C'est à ce moment-là qu'il en avait pris conscience : en extrayant la statuette du sol il avait rappelé à la vie le peuple mystérieux qui l'avait créée, peuple cruel comme les Hyksos de l'Antiquité, qui ne voulait pas lui permettre de rapporter la Vénus rouge parmi les Terriens.

Il avait fui, mais il avait le sentiment qu'on le suivait et il s'était décidé à cacher la statuette.

Il eut un sourire triste. Il ne savait pas s'il parviendrait à atteindre vivant une base terrestre, mais les Hyksos n'auraient pas la Vénus. Il l'avait cachée là où ils ne la trouveraient pas – jamais – entre les sables rouges de Mars.

Le soleil déclinait, pâle et froid. Sur la planète descendaient rapidement les premières ombres du soir. Il était fatigué et pensa qu'il aurait peut-être bien fait de s'arrêter et de se reposer, mais les Hyksos pouvaient le rattraper d'un moment à l'autre. Autant continuer.

Mais tout d'abord, il y avait quelque chose à faire. La Vénus rouge ne devait pas disparaître à nouveau pendant des milliers d'années entre les sables de la planète. Il fallait qu'elle soit exposée au musée de Mars-City et dans les musées de la Terre où tous pourraient l'admirer. Il coupa le moteur et, endolori, s'étira pendant un moment. Les longues heures passées dans l'étroit habitacle commençaient à se faire sentir. Puis il prit du papier et un crayon et réfléchit longuement. Il fallait laisser un indice qui permettrait un jour de retrouver la statue au cas où les Hyksos le rattraperaient et le tueraient. Mais il fallait que ce soit un indice que seul un Terrien pouvait décrypter.

Cette pensée le fit sourire. L'idée de se jouer de ses poursuivants était trop drôle.

La solution se présenta tout à coup. Il sourit de nouveau. Il n'y avait pas de difficulté. Il était le professeur Miguel Gutierrez de l'Université de Mars-City. Ce n'était pas les Hyksos qui allaient le posséder. Il écrivit soigneusement les indices grâce auxquels seul un Terrien pourrait récupérer la statuette et se préparait à repartir quand il se dit que si les Hyksos le rattrapaient, ils pourraient trouver le papier et le



détruire. Il ne lui restait qu'une solution, une solution qu'il avait écartée dans un premier temps, la trouvant trop dangereuse : transmettre le message au Centre de communications martiennes de Deimos. Certes, il y avait le risque que les Hyksos l'interceptent et remontent jusqu'à lui, auquel cas sa mort était certaine, mais, en tout cas, le message ne serait pas perdu et, un jour, les Terriens retrouveraient l'antique objet.

Par prudence, il régla l'émetteur de façon à ce qu'on ne puisse pas localiser l'origine de la transmission, mais il n'était pas tellement sûr que les Hyksos n'y parviendraient pas. Il savait que leur technologie était beaucoup plus avancée que celle des Terriens.

Il repartit avec un sentiment d'euphorie, mais à mesure qu'il avançait vers la base la plus proche, mais encore si éloignée, il céda de nouveau au découragement. Les Hyksos allaient le rattraper et il allait mourir. Il en avait la certitude. Il ne verrait jamais sa merveilleuse Vénus rouge exposée dans le plus grand musée de la planète rouge et dans ceux de la Terre.

\*

« Cher docteur, quel plaisir de vous voir ! »

Zoltan Kun accueillit chaleureusement le planétologue qui se présentait dans l'encadrement de la porte de son bureau et observait l'intérieur. Le directeur du Grand Musée Martien, à Mars-City, était un homme de petite taille, à la calvitie naissante et quelque peu bedonnant. Si l'aspect physique semblait assez quelconque, cette première impression était démentie par un regard pénétrant qui expliquait pourquoi il était devenu la plus haute autorité en matière de géologie martienne.

Uriel Qeta entra presque timidement dans le bureau, mais le directeur se précipita à sa rencontre, comme on fait pour un vieil ami, bien qu'ils ne se soient rencontrés brièvement qu'une seule fois dans le passé, à l'occasion d'une conférence scientifique.

— Prenez place, je vous en prie ! – Après lui avoir serré la main, le directeur l'invitait à s'asseoir en lui indiquant un fauteuil confortable. – Quand j'ai su que vous étiez de passage à Mars-City, je ne pouvais pas faire moins que de solliciter votre visite.

— Ce que j'ai accepté avec grand plaisir, dit Uriel Qeta qui s'enfonça dans le moelleux fauteuil. Je dois avouer que votre message m'a beaucoup intrigué.

Le directeur émit un rire sonore :

— Eh, oui ! Je crois savoir désormais comment accrocher l'attention des experts, fit-il avec un sourire désarmant. Après des années de fréquentation, je sais quels sont leurs points faibles.

— La curiosité, n'est-ce pas ? dit Uriel qui se demandait encore ce que le directeur avait derrière la tête.

Le petit homme revint s'asseoir derrière son bureau. Sur sa droite, une grande vitre offrait une vue spectaculaire du désert rouge de Mars. Les parois étaient chargées d'étagères pleines de livres et d'échantillons géologiques. Le bureau était absolument vide, à l'exception d'un gros bloc de roche portant une plaque de cuivre sur laquelle on pouvait lire : « Mont Olympe Cime », signe que le directeur avait un jour participé à l'escalade du célèbre sommet. Au-dessous était inscrite la date, mais, de sa position Uriel Qeta ne pouvait pas la lire. Il imagina toutefois que l'exploit remontait à quelques années.

— Puis-je vous offrir quelque chose ? Un café ? Une boisson ? Un petit verre d'eau-de-vie martienne.

Le planétologue fit un signe de refus :

— Oh Non ! Merci ! Ce n'est pas la peine. À propos, je n'ai pas encore eu l'occasion de visiter votre musée, mais d'après ce que j'ai vu en entrant il en vaut la peine.

Kun approuva vigoureusement d'un signe de tête, et son visage s'éclaira d'une satisfaction enfantine.

— Oh ! Certainement. Et je serai ravi de vous accompagner moi-même. Vous verrez ce que ce ne sera pas du temps perdu. Mais, maintenant, j'imagine que vous souhaitez savoir pourquoi je vous ai invité ici.

— Je dois avouer que vous avez piqué à vif ma curiosité. Vous ne m'avez sûrement pas invité simplement pour m'offrir un verre d'eau-de-vie locale. Ou est-ce que je me trompe ?

— Bien sûr que non. J'en viens donc tout de suite au vif du sujet.

Après s'être concentré un instant, Kun commença :

— Le début de cette histoire remonte à trois ans, quand un géologue martien renommé, le professeur Miguel Gutierrez, est parti de Mars-City pour une

reconnaissance géologique dont il n'est jamais revenu. Nous n'en avons pas entendu parler pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que nous parvienne un message délirant, puis plus rien. Il n'est jamais rentré et nous ne l'avons plus retrouvé jusqu'à aujourd'hui.

Intrigué, Uriel changea de position :

— Il est allé seul en reconnaissance ? demanda-t-il. D'ordinaire, ces reconnaissances ne sont-elles pas effectuées par des équipes d'au moins deux personnes ?

Le directeur eut un sourire triste :

— Il est évident que vous n'avez pas connu le professeur Gutierrez. Cet excentrique n'aimait pas travailler avec les autres et, presque toujours, il partait seul en expédition. Il agissait à son aise, mais il obtenait toujours de tels résultats que nous le laissions faire. Que dire dans de tels cas ? On ne commande pas au génie.

Uriel rit poliment.

— Cependant, il y a un point que je ne comprends pas. S'il est sorti avec un tracteur, il n'a pas pu aller très loin. L'autonomie de ces engins est relativement limitée. Par conséquent, il ne devait pas être très difficile de le repérer dans le rayon d'action du véhicule.

— Tout à fait exact. En effet, nous avons mené les recherches d'après ce critère. Seulement nous n'avons pas réussi à le localiser.

— Mais comment est-ce possible ? Un tracteur dans le désert martien doit être assez facile à repérer. Et l'émetteur de bord...

— L'émetteur avait été désactivé, dit tristement Kun. Tout à l'heure, je vous dirai pourquoi. Et, pour ce qui est de la localisation du tracteur, il est survenu un phénomène rarissime mais qui existe et qui ne nous a pas permis de le retrouver.

Désormais, Uriel était toute ouïe. Il allait dire quelque chose quand la porte du bureau s'entrouvrit, laissant apparaître une tête féminine aux cheveux d'un noir de jais :

— Vous m'avez appelée, monsieur le directeur ?

Kun fit signe à la femme d'entrer.

— Venez, madame le docteur Joska. Je vous attendais.

Uriel Qeta se leva. Il connaissait assez bien madame Joska, l'ayant rencontrée à l'occasion de divers symposiums scientifiques.

— Ravi de vous revoir, madame !

La dame le salua d'un sourire cordial et prit place dans un fauteuil à côté du planétologue.

— J'ai fait venir madame le docteur Joska, de l'Office des recherches archéologiques, parce c'est elle qui, à l'époque, suivait les travaux du professeur Gutierrez. (Le directeur se tourna vers elle.) S'il vous plaît, madame Joska, expliquez au docteur Qeta pourquoi nous ne réussissions pas à repérer le tracteur de Gutierrez.

— Cela tient à un phénomène rarissime qui se produit ici, sur Mars, commença la spécialiste en se tournant vers le planétologue. Le tracteur a été englouti dans le sable fin.

Uriel Qeta, surpris, leva les sourcils. Les sables fins étaient un phénomène martien plutôt insolite. Il s'agissait de dépôts de sable dont les grains avaient un diamètre très inférieur à celui des sables normaux. Au-dessous, il y avait des vides qui n'étaient jamais très étendus mais qui soutenaient la couche de sable supérieure simplement parce que celle-ci s'était solidifiée et formait une sorte de croûte. En l'absence de phénomènes telluriques, il ne se produisait pas de vibrations de nature à détruire l'équilibre architectonique de la croûte. Mais il suffisait qu'un engin à peine plus lourd que deux hommes passe dessus pour que la croûte cède, engloutissant l'engin, exactement comme l'auraient fait des sables mouvants sur la Terre.

— Ainsi, le tracteur du professeur Gutierrez a disparu à notre vue et nous ne l'avons retrouvé qu'il y a quelques semaines. Son engin s'était enfoncé dans un banc de sable fin et nous ne l'avons retrouvé que par hasard, quand une équipe de géologues a fait des prélèvements dans le cadre d'une étude sur ce type de sable. Pour être précis, cela s'est passé dans le cratère Albany.

Quelque peu perplexe, Uriel Qeta commenta :

— Tout cela est intéressant et explique pourquoi le malheureux professeur n'a pas été localisé à ce moment-là, mais pas pourquoi vous avez souhaité ma présence. Je ne vois pas à quoi je pourrais vous aider, à ce stade.

— À retrouver la Vénus rouge. fit simplement le directeur du musée.

Uriel Qeta fronça les sourcils :

— La Vénus rouge ?

— La statuette extraterrestre exhumée par le professeur Gutierrez, expliqua à son tour madame le docteur Joska. Puis, voyant que le planétologue ne comprenait toujours pas, elle poursuivit : Voyez-vous, peu avant de disparaître, le professeur

Gutierrez a lancé un message au Centre de communications martiennes de Deimos. Un message assez confus à vrai dire dans lequel il affirmait avoir retrouvé une statuette de basalte rouge et de facture manifestement extraterrestre qui ressemblait extraordinairement à la Vénus de Milo. Mais il ajoutait qu'il l'avait cachée parce qu'il était poursuivi par des Hyksos qui voulaient le tuer et reprendre l'objet afin qu'il ne tombe pas entre les mains des Terriens. Malheureusement, il avait désactivé l'émetteur pour ne pas être détecté par les Hyksos, de sorte que, nous non plus, nous ne sommes pas parvenus à déterminer la position.

Uriel Qeta exprima un ah ! d'incrédulité.

— Les Hyksos ! Que viennent faire sur Mars les envahisseurs de l'Egypte antique ? Il n'y a jamais eu ici de civilisation martienne, et on a jamais trouvé trace de civilisation extraterrestre.

— C'est vrai, admit Kun. Jusqu'ici nous n'avons pas trouvé les traces de civilisations autres que la nôtre... mais le professeur Gutierrez a toujours été persuadé qu'un jour ou l'autre on les trouverait. C'était devenu chez lui une véritable obsession. Et c'est la raison pour laquelle il était toujours parti en exploration avec son tracteur. Pour ce qui est des Hyksos, nous retiendrons qu'il avait inventé ce nom pour désigner des extraterrestres.

Madame Joska n'était manifestement pas à l'aise. Elle ne cessait de croiser et décroiser des jambes aussi fines qu'élégantes, comme le nota Uriel Qeta.

— Sans doute le professeur Gutierrez était-il un peu obsédé et avait-il trop d'imagination, mais nous avons la certitude que s'il a déclaré avoir récupéré une statuette, il aura dit vrai. Et nous voulons la retrouver à tout prix.

— Je retiens qu'il n'a pas expliqué clairement où il l'a cachée, sans quoi vous n'auriez pas besoin de mon concours, déduisit le planétologue.

— En effet, confirma le directeur, qui ouvrit les bras pour souligner ses propos. Dans son message le professeur Gutierrez dit avoir indiqué le point où il a dissimulé la statuette de façon à n'être compris que des seuls Terriens. De la sorte, les Hyksos ne parviendraient pas à la récupérer.

— Et en quoi consisterait cet indice ?

Madame Joska déplia un feuillet qu'elle tenait à la main et en donna lecture :

— *J'ai enterré la Vénus dans le cratère de l'Almirante des deux mondes, exactement au centre. Ne la laissez pas tomber entre les mains des Hyksos.*

— C'est tout ? demanda Uriel Qeta, quelque peu surpris. C'est peu comme indice.

— En fait, rappela Kun, le reste du message, ou plutôt la partie qui précède, constitue un texte franchement extravagant où, après avoir dit avoir trouvé la Vénus rouge sculptée dans le basalte de cette couleur, il prétend qu'il aurait par là même réveillé l'esprit des anciens Hyksos et que ceux-ci le poursuivaient pour lui reprendre la statuette.

Uriel Qeta regarda alternativement le directeur et madame Joska avant de dire, à voix basse :

— Est-ce que notre éminent professeur Gutierrez ne serait pas subitement devenu fou ?

— Nous ne pouvons pas l'exclure, reconnut le directeur, mais nous sommes persuadés qu'il avait réellement découvert quelque chose. Et nous voudrions savoir de quoi il s'agit. Seulement, ces indications ne nous ont menés nulle part.

— L'Almirante des deux mondes, murmura pensivement Uriel Qeta.

Madame Joska sourit :

— Nous pensions avoir interprété cet indice. Nous en avons discuté et nous sommes parvenus à la conclusion que l'Almirante des deux mondes était Christophe Colomb, découvreur de l'Amérique. Le fait qu'il était appelé Almirante, c'est-à-dire amiral, le désignait assez clairement, puisque c'était précisément sa mission. Et il existe bien un cratère appelé Columbus. Malheureusement, nous avons creusé en son centre, et nous n'avons rien trouvé.

— Peut-être les Hyksos l'ont-ils emportée, plaisanta Uriel Qeta.

— Peut-être, admit la dame dans un sourire mi figue mi raisin. Simplement, nous, nous ne croyons pas aux Hyksos. Aussi parce que nous avons constaté qu'à bord du tracteur du professeur, il s'était produit une fuite de gaz dans l'installation électrique. Nous en déduisons que des fumées auraient pu générer des hallucinations dans le cerveau du professeur Gutierrez.

— Qui aurait donc pu rêver toute cette histoire, répéta le planétologue. Mais vous n'y croyez pas.

Le directeur du musée approuva d'un signe de tête.

— En effet. Même s'il a été en proie à des hallucinations, nous sommes convaincus que le professeur n'a pas pu rêver tout cela. Non, nous restons persuadés qu'il a fait une découverte. La Vénus rouge. Mais où l'a-t-il enfouie ? Et il y

a un autre point obscur. Les coordonnées du cratère Columbus sont 29 degrés de latitude sud, 166 de longitude ouest, et donc très loin du cratère Albany où s'est enlisé le professeur, lequel se trouve à 23,3 degrés de latitude nord et à 49,8 degrés de longitude ouest. Avec son tracteur, il ne peut pas être arrivé jusqu'au cratère Columbus et être revenu en arrière. Mais pour le reste l'indication est claire.

Il s'ensuivit un moment de silence, puis la dame ajouta :

— En fait, nous avons donné une autre interprétation. La première sonde terrestre qui ait touché indemne le sol martien a été Viking 2 qui est tombée en un point situé à 48 degrés de latitude nord et 226 degrés de longitude ouest. Elle aussi aurait pu être considérée, en un sens, comme l'Almirante des deux mondes, la Terre et Mars. Mais une inspection des lieux n'a donné aucun résultat. La statuette reste cachée.

Le directeur du musée se leva et se mit à faire nerveusement les cent pas.

— Comprenez bien, docteur Qeta, nous avons la conviction que la statuette existe et nous voulons absolument mettre la main dessus. Nous le devons au professeur Gutierrez qui, même avec sa fixation maniaque, reste un génie et nous le devons à Mars. Si la Venus rouge existe, ce dont, je le répète, nous sommes convaincus, elle doit trouver sa juste place dans ce musée.

Après un long moment durant lequel aucun des trois ne dit mot, Uriel Qeta leva les yeux et déclara :

— Peut-être y a-t-il une autre possibilité que vous n'avez pas prise en considération. Pourrais-je avoir une carte des cratères de Mars ?

Le directeur se retourna aussitôt et prit dans la bibliothèque derrière lui un grand volume qu'il ouvrit devant Uriel Qeta.

— Une idée ? fit-il, d'un ton anxieux.

— Peut-être.

Uriel Qeta tourna lentement les pages, avant de s'arrêter sur une planisphère. Puis il regarda Kun :

— Le professeur se nommait Miguel Gutierrez. Je présume qu'il était d'origine espagnole ou sud-américaine.

Madame Joska fit signe que oui.

— Il en a parlé quelquefois. Ses arrière-grands-parents habitaient l'Argentine. Pourquoi posez-vous cette question ?

Uriel Qeta lui sourit et montra du doigt un point sur la carte.

— Parce que le cratère indiqué par le professeur pourrait bien être celui-ci. Si j'étais vous, je ferais tout de suite des recherches à cet endroit.

\*

— La Vénus rouge, dit d'un ton révérencieux le directeur Zoltan Kun, qui posa la statuette de basalte sur le piédestal prévu à cet effet au centre de la salle d'honneur du musée. Le docteur Gutierrez avait raison. Elle ressemble beaucoup à la Vénus de Milo.

Madame Joska avait les yeux brillants de larmes, comme les autres personnes présentes derrière elle.

Uriel Qeta partageait ce moment d'émotion, mais il crut aussi devoir freiner l'enthousiasme. En cet état, la statuette était un bloc de basalte rouge grossièrement taillé qui ne rappelait qu'assez vaguement une forme humaine. Il fallait beaucoup d'imagination pour la comparer à la Vénus de Milo. Certes, les contours suggéraient la comparaison, mais, de l'avis du planétologue, on ne pouvait exclure que l'objet ait été produit fortuitement sur un bloc de basalte rouge par l'érosion due aux eaux qui coulaient autrefois sur Mars. C'était possible. Ou peut-être le professeur avait-il raison. Peut-être y avait-il eu une civilisation martienne et un sculpteur avait-il ébauché une statue et s'était-il ensuite interrompu du fait de quelque événement. Impossible à dire pour le moment. Mais peut-être un jour d'autres découvertes mettraient-elles à jour d'autres vestiges qui bouleverseraient tout ce qui avait été écrit dans les ouvrages qui parlaient de Mars et de son histoire.

Un rédacteur du *Mars Tidings* s'approcha d'Uriel Qeta, le vidéo-enregistreur en main et en action.

— Docteur Qeta, voulez-vous expliquer à nos lecteurs comment vous avez fait pour localiser le cratère signalé par le professeur Gutierrez ?

Uriel Qeta sourit devant la micro-caméra :

— Une intuition. Et la connaissance de l'Histoire, sans oublier l'amour des langues. Pour les Anglo-Saxons, Christophe Colomb c'est Christopher Columbus, mais pour les Espagnols, Portugais et Sud-Américains, c'est Cristobal Colón, et le cratère Cristobal Colón se situe à 23 degrés de latitude nord et 47,1 degrés de longitude ouest, donc à peu de distance du point où à été retrouvé le malheureux professeur Gutierrez.



— Pensez-vous que la Vénus rouge soit vraiment l'œuvre d'un ancien artiste martien ? demanda un autre journaliste.

Pourquoi anéantir cet espoir ?

— C'est possible, répondit Uriel Qeta. Peut-être l'avenir nous le dira-t-il un jour.

FIN





## L'auteur

Antonio Bellomi, né à Milan en 1945, œuvre depuis plus de quarante ans dans tous les domaines de la SF, comme écrivain, traducteur, anthologiste, responsable de collections. De toutes les collections qu'il a dirigées, celle qui a eu le plus de succès est certainement la version italienne de la série allemande « Perry Rhodan », qui a dépassé les 66 numéros. Il a collaboré à toutes les revues italiennes les plus importantes, tant en SF que dans d'autres genres. Nombreux sont ses textes de SF qui ont paru à l'étranger. Il est l'auteur de plus de 300 récits.

Un recueil de récits d'Antonio Bellomi intitulé *IL VAGABONDO DELLE STELLE* (Le Vagabond des étoiles) est paru récemment aux éditions SCUDO de Bologne :

[http://www.amazon.com/gp/reader/B008C3DHJ8/ref=sib\\_dp\\_kd#reader-link](http://www.amazon.com/gp/reader/B008C3DHJ8/ref=sib_dp_kd#reader-link)

Y figurent notamment les textes italiens de deux nouvelles incluses dans notre recueil : L'Œil du soleil et Un Homme dans la nuit.

> [A VOIR](#)

## Références des textes

- Conte de Noël. Titre original : *Favola di Natale*. Traduction de Pierre Jean Brouillaud.
- Chaud et froid. Titre original : *Il diavolo e l'alchimista*. Traduction de Pierre Jean Brouillaud.
- L'incroyable histoire de Noël. Traduit de la version anglaise par Georges Bormand. Cette histoire est signée : Walther et Antonio Bellomi.
- Le Grand feu de bois. Traduction de Pierre Jean Brouillaud.
- Mystère infini. Titre original : *Mistero infinito*. Devait paraître, fin 2009, dans BEWILDERING STORIES en version anglaise et en latin ! Traduction de Pierre Jean Brouillaud.
- L'Hérétique. Titre original : *L'Eretico*. Paru en juillet-août 1983 dans Pulp 3, Edizioni Pulp, Turin. Traduction de Pierre Jean Brouillaud.
- Le Déclin de la Terre. Titre original : *Il lungo risveglio*, in Paras 4 (Ponzoni Editeur, Milan, Juillet 1967). Traduction française non créditée.
- Doute. Titre original : *Dubbio*. Publié dans le n°5 de la revue Kimba (Ponzoni Editeur, mai 1967). Traduction française non créditée.
- La Flamme verte. Publié dans le n°3 de la revue Sheriff (Edifoto s.r.l, mars 1968). Traduction française non créditée.
- L'Œil du soleil. Titre original : *L'Occhio del sole*. Publié dans le n°8 de la revue Kimba (Edistein ast, Octobre 1970). Traduction française non créditée.
- Un homme dans la nuit. Titre original : *Un uomo nella notte*. Paru dans Kimba 3 (Ponzoni Editeur, Milan, 1967). Traduction française non créditée. Un homme dans la nuit fut diffusé sur Radio Suisse vers 1967.
- Les Cinq éléments. La nouvelle *I Cinque Elementi* a paru dans le numéro 42 de la revue FUTURO EUROPA. Traduction de Pierre Jean Brouillaud.
- La Vénus rouge. Titre original : *La Venere rossa*. Traduction de Pierre Jean Brouillaud.

La réalisation de ce recueil et sa maquette sont © JPP, Juillet 2012  
Notre site : <http://pagesperso-orange.fr/jplanque/nouvelles.htm>